

n° 18 - NOVEMBRE 2008

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

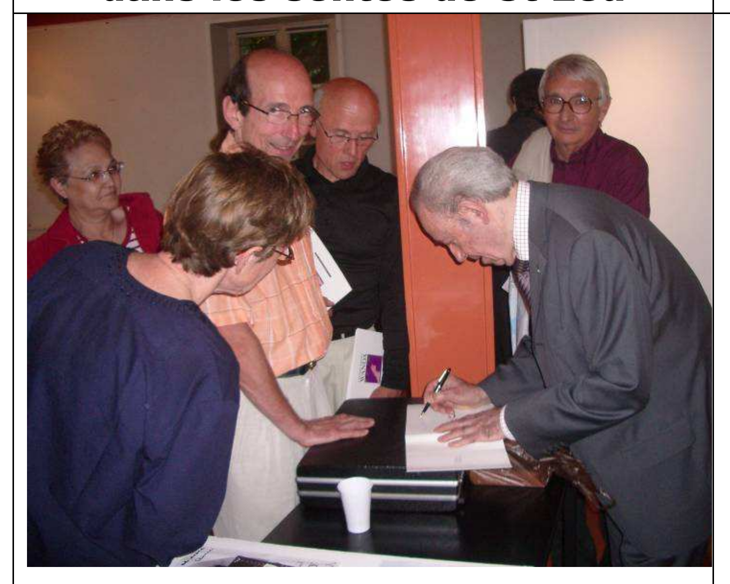
Les Amis de la Bibliothèque, au coeur de la vie culturelle de St Leu



Balade aux flambeaux dans les sentes de St Leu



Conférence sur la « trilogie Joubert »



Conférence de Daniel Marty, sur Wanda Landowska à St Leu



Conférence de Stéphane Saliège, sur la géopolitique de l'islam

Les Amis de la Bibliothèque, au coeur de la vie culturelle de St Leu

Cette année, notre association a décidé de proposer aux Saint-Loupiens une série de conférences sur des thèmes diversifiés qui ont su rencontrer un public attentif et fidèle.

« Europe-Afrique, Regards croisés à travers la culture et l'histoire » : comment l'Afrique voit-elle l'Europe et réciproquement…par Alphonse Tay, Responsable pendant douze ans du Programme mondial d'Éducation des enfants et des jeunes en situation difficile à l'Unesco.

« La trilogie Joubert » : des livres d'histoire rédigés par des élèves de ZEP ou une aventure pédagogique et littéraire en Val d'Oise »

« Une dame nommée Wanda » : La vie et l'œuvre de Wanda Landowska, la célèbre claveciniste qui vécut à Saint-Leu, par Daniel Marty, artiste lyrique et spécialiste de W. Landowska. (En partenariat avec l'AHGHEVO)

« Géopolitique de l'Islam » : Fondements religieux et aires culturelles (histoire et expansion), Différences entre Chiisme et Sunnisme, Islam traditionnel, Fondamentalisme musulman et islamisme, Succès ou échec de l'islamisme radical, par Stéphane Saliège, enseignant de Géopolitique et de management humanitaire dans des écoles de commerce.

Article de la Gazette du 30 avril 2008

SAINT-LEU-LA-FORÊT ▶ *Histoire contemporaine et locale*

Les conférences des "amis de la bibliothèque"

Soif de connaissances ? Les conférences traitent à la fois des grands problèmes contemporains mais aussi de l'histoire locale. Et c'est gratuit.



Wanda Landowska (1879-1959), célèbre claveciniste qui vécut à Saint-Leu. Daniel Marty l'évoquera le samedi 24 mai à la maison consulaire (17h).

Quel est le point commun entre l'histoire de l'Iran, des livres d'histoire rédigés par des élèves de Villiers-le-Bel, Wanda Landowska et les relations culturelles et littéraires africano-européennes ? A priori, aucun. Sauf que ces thèmes sont tous abordés dans le cadre des conférences organisées par l'association des "Amis de la bibliothèque municipale Albert-Cohen". Plutôt axées sur la littérature jusqu'à présent, les conférences abordent désormais les grands problèmes du monde contemporain, mais aussi l'histoire locale.
Leur durée ne saurait excéder 1h15, afin de laisser une large place à un débat, sous forme de questions-réponses, avec l'assistance.
Pour animer les conférences, Daniel Marty, ancien maire-adjoint à la culture, qui a eu une longue carrière comme chanteur lyrique, directeur de théâtre et metteur en scène ; un universitaire de 42 ans, Stéphane Saliege, spécialisé dans la géopolitique et Alphonse Tay, Togolais, spécialiste des questions d'éducation et de développement.
Samedi 24 mai à 17h à la maison consulaire (2, rue Émile-Bonnet), par Daniel Marty, "une dame nommée Wanda", la vie et l'œuvre de Wanda Landowska, célèbre claveciniste (1879-1959) qui vécut à Saint-Leu (en partenariat avec l'AHGHEVO, exposition du 21 au 24 mai à la maison consulaire) ; **Samedi 31 mai à 17h** espace Clairefontaine (23, avenue de la Gare), "géopolitique de l'Islam" avec Stéphane Saliege ; **samedi 14 juin à 17h**, espace Clairefontaine, Alain Degennes et Renaud Farella, professeurs au collège Léon-Blum de Villiers-le-Bel, parleront de la "trilogie Joubert", des livres d'histoire rédigés par des élèves de ZEP (zone d'éducation prioritaire), ayant imaginé sur trois générations la vie d'un membre de la famille Joubert. Enfin, le **28 juin**, Stéphane

***

Un nouveau cycle de conférences sera prochainement annoncé



SAINT-LEU-LA-FORÊT ▶ *Les nouveaux élus interpellés*

Gazette 7/5/08

La bibliothèque municipale se sent à l'étroit

La question récurrente des locaux avait été relancée avant les élections par l'association des "Amis de la bibliothèque". La nouvelle équipe municipale est attendue sur ce dossier.

"Albert-Cohen" se sent à l'étroit dans ses murs. Avec ses 450 mètres carrés, la bibliothèque municipale, installée depuis une vingtaine d'années dans le centre de Saint-Leu, avenue de la Gare, estime qu'il est temps de se pencher sur ses conditions de fonctionnement.
Un mois avant le premier tour des municipales, l'association des "Amis de la bibliothèque", qui reconnaît que *«le problème est ancien»*, interpellait à ce sujet les candidats, dans une lettre ouverte.

EXIGUÏTÉ

«Les locaux actuels ne permettent plus d'assurer, de par leur exiguïté, des conditions de fonctionnement satisfaisantes. Le manque de places interdit l'usage des tables de travail ou de consultation à bon nombre de publics. Les animations orientées vers les plus jeunes s'y déroulent souvent dans des conditions d'inconfort assez étonnantes et parfois en dehors des normes de sécurité. Quant aux personnes à mobilité réduite, l'accès leur est de fait impossible.»
Observations confirmées au sein de la bibliothèque, comme le confie la responsable, Nelly Bernard. *«Le secteur jeunesse est prévu pour 25 mais il n'est pas rare qu'à l'heure du conte on ait 30 à 40 enfants. Quand on reçoit les classes, c'est vraiment tout juste»*. Selon les normes actuelles, la bibliothèque de cette ville de 16000 habitants devrait faire dans les 1 000 m². L'association des "Amis" appelle donc à la création d'une nouvelle bibliothèque.
Pour Nelly Bernard, *«il s'agit d'avoir un établissement digne de ce nom. L'actuel maire, Sébastien Meurant, l'a proposé dans son programme. Avant 2001, cette promesse de François Gayet (NOLA, maire de Saint-Leu de 1977 à 2001) avait été abandonnée par le nouveau maire, Jean Le Gac. Je ne voudrais pas que ce dossier s'endorme à nouveau»*. Pour la responsable, qui estime que la structure *«ne peut pas s'étendre sur place, il y a une étude à mener. Nous avons des propositions à faire»*.

La bibliothèque Albert-Cohen, mercredi dernier.

PRIX A.-ERNAUX

Autre problème soulevé par les Amis de la bibliothèque, le devenir du prix Annie-Ernaux, concours d'écriture organisé depuis 2001, qui *«connaît un succès croissant, et dont la réussite est rendue possible grâce au travail intensif du personnel de la bibliothèque, qui peut être évalué à celui d'un employé à temps plein sur une année»*. En clair, l'association suggère un recrutement. *«Nous sommes 7 personnels, 9 avec le mi-temps. Une nouvelle bibliothèque ne veut pas dire plus de personnel»*, assure Nelly Bernard. Voilà qui rassurera les argentiers de la ville.

Daniel CHOLLET

A l'occasion des élections municipales du printemps dernier, notre association a adressé une LETTRE OUVERTE à tous les candidats afin de leur rappeler la nécessité de la création d'une bibliothèque municipale correspondant réellement aux besoins des habitants de St Leu et aux normes nationales. La nouvelle municipalité a lancé l'étude de faisabilité d'une future MÉDIATHÈQUE. Notre association suit bien sûr le projet avec attention et a demandé à être consultée tout au long de sa mise en œuvre.

Les Amis de la Bibliothèque **sont co-organisateurs du Prix Annie ERNAUX depuis son lancement. Ouvert aux enfants, aux adolescents et aux adultes, de St Leu, de France et même du monde de la francophonie, ce prix a acquis une notoriété et un succès croissant qui valorisent notre commune.**

RENDEZ-VOUS LE 14 MARS
POUR LA REMISE DES PRIX !

VALLÉE DE MONTMORENCY

SAINT-LEU-LA-FORÊT

La honte, thème du prix Annie Ernaux

Avec Michèle Gazier, venue présenter son dernier roman, le thème du prochain concours de nouvelles a été dévoilé : Honte, un thème particulièrement cher à Annie Ernaux.

Certes le sujet est délicat au regard des émotions qu'il suscite, mais il révèle comme peu, la difficulté pour beaucoup de vivre avec ses différences dans une société qui favorise certains formats. La honte est un thème qui fait place à la vie.

Quelle place avoir ?

Les nouvellistes devront écrire sur la honte, thème charnière dans l'œuvre de celle qui donne son nom au prix littéraire désormais connu : Annie Ernaux. La honte d'être marginal, d'être dans un milieu qui n'est pas le sien, d'être différent. Ce sentiment questionne, renverse et déboussole. Quelle place avoir, quelle place occuper ? Comment assumer sa condition ? Pour lancer le prix 2008, Michèle Gazier, écrivain et critique pour Télérama est venue à la maison consulaire samedi dernier. « *La honte est un thème qui m'est cher. Une motivation à toute écriture* », évoque l'auteur de *Un soupçon d'indigo*. Entre évocation de son amour pour la littérature et enthousiasme pour les mots, Michèle Gazier propose aussi quelques pistes pour se familiariser avec la nouvelle. « *Cela demande une écriture serrée. Il faut aussi savoir contrôler les silences. La nouvelle ne peut pas être bavarde. C'est précieux comme un portrait. Le trait doit être d'une finesse et d'une légèreté totale. Ainsi, la nouvelle vous accompagnera longtemps* ».

Michèle Gazier est venue présenter son dernier roman *Soupçon d'indigo* (Ed du Seuil).

Précieux comme un portrait

Organisé par la bibliothèque Albert Cohen, l'association Les Amis de la Bibliothèque et la librairie À la page 2001, ce concours de nouvelles remporte depuis six ans un succès grandissant. Les benjamins, juniors, adultes de France et d'ailleurs, doivent rédiger une nouvelle à partir d'un thème imposé. L'an passé la photographie était à l'honneur.

Rens : 01 34 18 36 80

Caroline MONTSARRAT

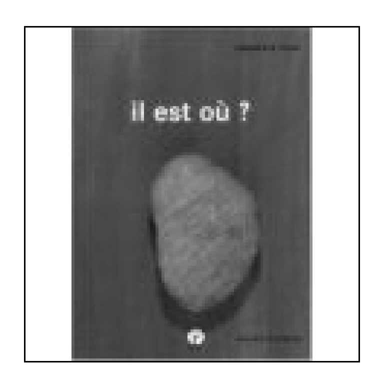
La honte, le thème du prix Annie Ernaux 2008 dévoilé samedi dernier à la Maison Consulaire.

S O M M A I R E n° 18

Ce numéro est dédié à Madame Yvette GODIN.
Adhérente des *Amis de la Bibliothèque*, grande militante des droits de la femme et de bien d'autres combats, elle était également passionnée d'Eyvind Johnson et nous avait adressé plusieurs courriers à son sujet ainsi que sur divers articles de Signets (cf *Signets* n°16)

LA SÉLECTION DE LIVRES POUR LA JEUNESSE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Il est où ? de Christian Voltz
Editions du Rouergue, 2007.



Mais qu'est ce qui peut bien se cacher sous ce gros caillou ? Quel est cet amas de bidules. Page après page, un petit bonhomme fait de bric et de broc prend vie : ses mains sont en fil de fer, ses yeux sont des boutons,… Mais va- t-il être assez solide pour résister au temps ou aux choses ? En parfait magicien de l'illustration faite à partir d'objets courants, Christian Voltz nous emmène une fois de plus dans son délire et on adhère! (et on adore !)
A mettre entre toutes les mains à partir de 3 ans

Une vie d'escargot d'Anne Cortey. Illustrations de Janik Coat - Autrement Jeunesse, 2008



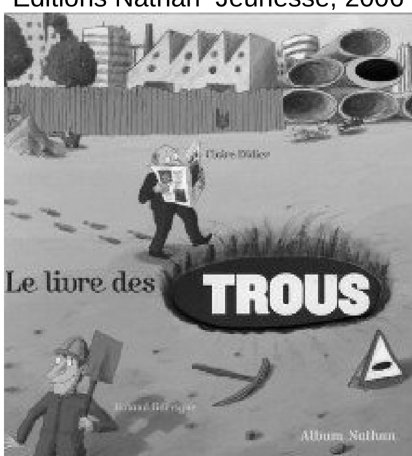
Andreï, un petit escargot, s'ennuie terriblement dans sa toundra. C'est tellement grand qu'il n'a pas d'ami et surtout il y fait toujours froid. Il ne rêve que d'une chose : de vallées ensoleillées avec des cerises et des cerisiers. Va-t-il enfin se décider à partir ? Un coup de cœur tout particulier pour les illustrations de Janik Coat, jeune graphiste bretonne ayant fait ses armes aux éditions MeMo. Elle donne à cette histoire somme toute classique sur le thème de la solitude et du rêve une touche d'audace, avec des illustrations très colorées et toutes en rondeur. Un régal pour les yeux à partir de 3 ans.

Il faut sauver le sapin Marcel, de David Cali et Clotilde Perrin. Editions Sarbacane (collection Sapajou), 2007.



A force de raconter toujours cette même histoire d'enlèvement, Marcel commence vraiment à ennuyer ses compères les sapins. Jusqu'au jour où Marcel se fait enlever dans d'étranges conditions. Un commando est alors mis sur pied pour aller le sauver … Un album truffé d'humour à tous les niveaux : histoire, illustrations, titre,… avec des lectures à différents degrés. Les enfants autant que les parents se réjouiront à la lecture de cet album.
A mettre entre toutes les mains à partir de 6 ans.

Le Livre des trous, de Claire Didier. Editions Nathan Jeunesse, 2006



Mais quelle idée d'écrire un livre sur les trous, me direz-vous ! Du trou de souris aux trous de nez, du tunnel sous la Manche à la grotte de Lascaux, Claire Didier s'est amusée à regrouper dans ce livre à trous, toutes les sortes de trous qui existent sur terre. Drôle, instructif et surtout bien trou-vé ! .
A mettre entre toutes les mains à partir de 7 ans.



LES COUPS DE CŒUR DU CLUB LECTURE

Septembre 2008

♥ Le secret de Big Papa Wu
Diane Wei Lang (Ed.Nil) - RP WEI



Pékin, 1997. Une jeune Chinoise met sur sa porte une plaque de détective privé... Quand un vieil ami de sa famille lui demande de retrouver un sceau de jade ancien volé dans un musée pendant la Révolution culturelle, Mei ne se doute pas qu'elle va devoir, pour résoudre l'énigme, fouiller dans son propre passé et dans celui de sa mère... Un passé trouble qui implique un ancien garde rouge devenu maître chanteur, une jeune prostituée, un agent du gouvernement très haut placé et un antiquaire rescapé des camps de Mao.
L'enquête de Wang Mei nous plonge dans une ville immense et millénaire, hantée par les années tragiques de la Révolution. Belle, intègre et solitaire, Wang Mei a tout pour devenir une détective de légende. (traduit de l'anglais).

♥ Le journal de Rutka : janvier-avril 1943– Rutka Laska (R. Laffont) - 940 EUR H.34



Un récit autobiographique en même temps qu'un témoignage historique d'une jeune fille polonaise de 14 ans, Rutka Laskier, qui périt à Auschwitz en 1943. Rutka écrit dans un journal intime la vie dans le ghetto de Bedzin, dont les membres, amis et parents disparaissent peu à peu. Elle cache ce journal mais révèle l'endroit à une amie qui gardera secret le journal pendant 65 ans. Suivi de : ***Les Juifs et la Pologne*** / Marek Halter et de ***Ma sœur Rutka*** / Zahava Laskier Sherz.

♥ La ferme du crime
Andrea Maria Schenkel (Actes Sud) RP SCH



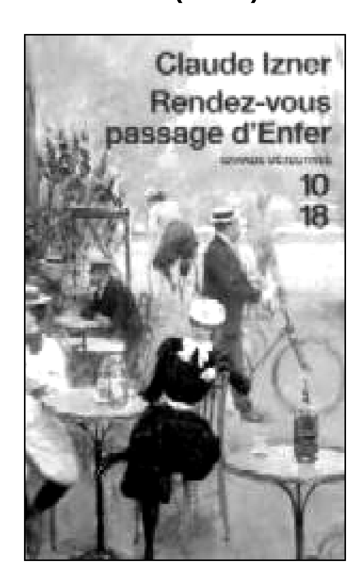
Toute une famille fut assassinée en 1920, à Tannöd (Bavière). L'affaire n'a jamais été résolue. Andrea Maria Schenkel, à la manière de Truman Capote dans *De sang froid*, par la voix des différents témoins, reprend cette sinistre histoire pour la placer dans les années 1950. Vaches qui s'agitent à l'étable, vent qui balaie les flocons, petite fille qui a peur du loup, brouillard pesant... Tous les ingrédients de l'inquiétude sont là, dans une région catholique très dévote, sur fond d'Allemagne imprégnée de désastre. Un soir, une jeune femme, Barbara, son beau-père, sa mère, et ses deux enfants sont sauvagement assassinés. Barbara avait été abusée par son beau-père, qui en avait déjà harcelé d'autres. Plusieurs personnes pouvaient lui en vouloir mortellement. Et la ferme est très convoitée. Hanté par les voix des témoins (instituteur, curé, voisins...), le lecteur referme le livre avec un coupable quasi certain. Mais le malaise perdure, parce que à Tannöd, les relations entre individus n'étaient pas si simples et que le monde paysan est fait de secrets, de rancœurs et de non-dits.
La Ferme du crime a été classé meilleur roman policier du printemps 2006 par les libraires allemands et sera bientôt adapté au théâtre. (Traduit de l'allemand)

♥ Musique funèbre – Lars Gustafson (Rivages Poche) **R GUS**

Il émane de *Musique funèbre* un charme troublant. C'est un roman sur la force des choses, un récit à trois voix sur trois destins de héros fatigués entre lesquels le hasard et la nécessité n'ont tissé qu'un réseau à peine visible d'occasions manquées et de malentendus. Jan Bohman , jadis espoir de la littérature suédoise exilé en Afrique est arrêté. Il a fait passer clandestinement deux hommes en Guinée-Bissau. Il se souvient de son amour de jeunesse, Anne-Marie et de leur ami commun Hasse, devenu expert en physique nucléaire. De la rencontre, de la séparation, de l'absence de ces personnages se dégage une méditation sur les vies possibles, l'étrangeté du Moi, le vertige du réel. Une sorte de Jules et Jim à la suédoise. (Traduit du suédois).

♥ Rendez-vous passage d'Enfer

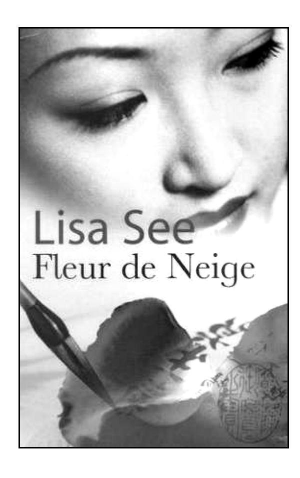
Claude Izner (10-18) RP IZN



Par une chaude nuit d'août 1895, la chute d'une météorite en forêt de Montmorency bouleverse le train-train du libraire-enquêteur Victor Legris, de son père adoptif Kenji Mori, et de Joseph Pignot, ancien commis récemment promu associé. Cet évènement spectaculaire entraîne, suite à un rocambolesque concours de circonstances, une série de meurtres mystérieux. Lancée à la poursuite d'une confrérie haute en couleurs dont les membres ne font pas de vieux os, d'un jeune gandin en quête d'un trésor et d'une pierre maudite, l'aventureuse équipe, sillonne un Paris fin de siècle gouailleur et canaille à un rythme d'enfer. Rendez-vous est pris avec le diable ! Même si ce roman n'est pas le meilleur de Claude Izner, il a l'avantage de se situer dans nos communes avoisinantes et c'est ce qui en fait tout le charme…

NOTES DE LECTURE

FLEUR DE NEIGE,
Roman de Lisa See,
Editions Flammarion,2006



Dame Lu, Fleur de Lis, est assise au calme dans son village. C'est une femme âgée, devenue indifférente à la vie courante depuis son veuvage. Elle entreprend de conter la condition des femmes telle qu'elle, et ses compagnes, l'ont vécue, en Chine dans le courant du XIX ème siècle.

Dès l'âge de six-sept ans la fillette va subir la souffrance insoutenable du bandage des pieds qui brise, broie les os tendres de l'enfant. Avoir les plus petits pieds bandés du district vous apporte une grande renommée. Mais ce ne sont pas seulement les os que l'on brise, la petite rebelle se transforme en fille soumise, obéissante, respectueuse des coutumes et des rituels qui la cloîtrent à jamais dans le carcan de la société.

Son mariage est « arrangé » entre adultes très tôt sans qu'elle puisse exprimer aucune contestation, ni connaître son futur époux. Seul l'intérêt des familles contractantes est pris en considération. Sans rien connaître des exigences de la vie intime des époux, elle entre dans le lit conjugal avec soumission et surtout l'obligation d'être très vite enceinte, donnant naissance à un enfant mâle afin de transmettre la lignée de son mari. Gare aussi à la belle-mère qui ne songe qu'à la malmener et à l'humilier. Appartenant à sa belle-famille, elle est séparée de sa propre famille, qu'elle ne peut retrouver que pour les grandes fêtes.

Des catastrophes peuvent encore venir aggraver la condition des familles : comment protéger ses enfants de la typhoïde sans vaccin ni médicaments ? L'épidémie décime les villages. Que dire des hordes de rebelles qui envahissent la région, détruisant et pillant ?

Comment supporter cette vie pleine de danger et d'infortune ? La femme trouve une grande consolation dans l'amour réciproque qui l'unit à sa « laotong », sorte d'âme sœur, qu'on aime plus que son mari et avec laquelle on correspond grâce à une écriture secrète, inventée par les femmes.

Chanter et raconter les légendes anciennes avec toute la communauté féminine soulage les inquiétudes, créant des souvenirs collectifs réconfortants.

Fleur de Lis et Fleur de Neige, les deux laotong, n'ont pas le même destin, ni la même conception de la vie. Le destin d'un femme est-il inéluctable ou doit-on lutter contre les pronostics des faux prophètes ?

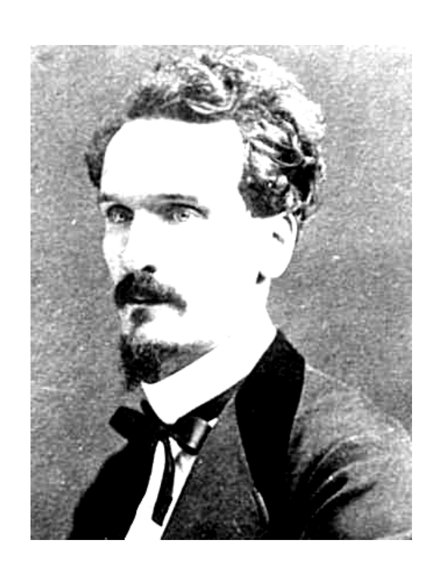
Ce roman révèle au lecteur des coutumes lointaines qui le surprennent ou le choquent - il est heureux d'apprendre qu'on ne bande plus les pieds des fillettes depuis 1951 - Mais le regard que l'homme européen pose sur la femme du XIXème siècle est-il si différent ? Celle-ci est-elle plus libre ? moins soumise aux normes sociales ? Est-elle un être humain au plein sens du terme ? Telles sont les interrogations que suscite ce livre attachant dont l'intérêt est maintenu jusqu'au dénouement.

Gisèle DELATTRE

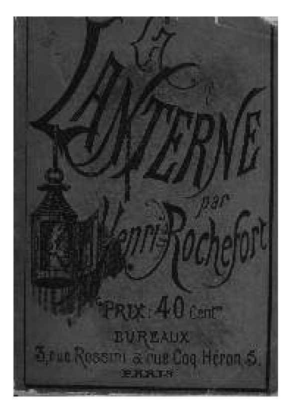
LE DOSSIER DE SIGNETS

***

REDÉCOUVRONS HENRI ROCHEFORT !



Au hasard des parcours du bibliophile (ou ne serait-ce pas plutôt ceux du bibliomane ?), j'ai découvert, à deux pas de chez moi, niché dans le charmant désordre du magasin d'antiquités de la place de le Forge, un petit opuscule qui ne payait guère de mine, format carré, couverture rouge, 9 sur 18cm, 60 pages. Son titre : « **La Lanterne par Henri Rochefort ».**





Ce patronyme fit soudain jaillir une petite lumière dans le tréfonds de ma mémoire ; je retrouvais ce nom, celui d'une rue, parcourue plusieurs fois par jour sur le trajet menant vers le collège et le lycée, dans le quartier bourgeois de la Plaine Monceau où je vécus enfant et adolescent…Tout près de là, je revoyais *la place des Trois Dumas,* aujourd'hui devenue place du Général Catroux, avec ses statues de bronze dont une partie disparut, en juin 1940, pour cause de défense nationale, en particulier celle du général Alexandre D., mort aux Antilles, et dont la municipalité projette, paraît-il, la réinstallation…



Sur cette même place, je longeais souvent le siège de la Banque de France, en son palais, *l'Hôtel Gaillard*, à la belle façade néoclassique imitée de celle du château de Blois,



Et j'atteignais la blanche silhouette allongée de Sarah Bernhardt, en un gisant de marbre blanc, sur son lit de pelouse verte. Que de lointains souvenirs…

Intrigué par cette étrange coïncidence, je décidai de rechercher plus avant quelle personnalité se cachait derrière ce patronyme oublié de tous, auquel échut cependant l'honneur d'orner les plaques d'une modeste artère de la grande capitale, si modeste que je demeure sans doute l'un des derniers à en connaître l'existence !

C'est alors que je pénétrai dans l'intimité d'un fantastique personnage, véritable héros de roman, révolté de tous les instants, dont l'épique destinée rivaliserait sans mal avec celle de bien des aventuriers du siècle dernier.

Accompagnez-moi donc et partageons ensemble l'existence de celui dont une biographie complète reste encore à écrire.

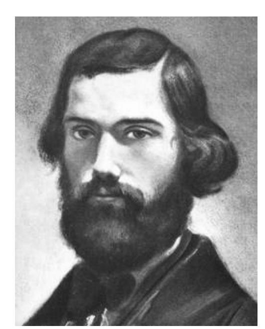


Henri de Rochefort-Luçay naquit à Paris le 30 janvier 1831 et mourut à Aix les Bains le 1er juillet 1913. Il vécut ainsi sous les multiples régimes politiques qui se

succédèrent dans notre pays : Monarchie de Juillet, Second Empire, Commune et Troisième République.

Tout à la fois journaliste, homme de théâtre, critique d'art et homme politique, son sens inné de la formule[1] a laissé de lui l'image d'un polémiste toujours prêt à enfourcher un nouveau cheval de bataille. On écrivit d'ailleurs à son sujet : *« Il passa sa vie à être contre tout ce qui est pour et pour tout ce qui est contre ».* Son père, homme de théâtre[2], le destinait aux études médicales, mais Henri y renonça très vite, tant l'attiraient le monde littéraire et l'écriture.

Admirateur fanatique de Victor Hugo, il exerça d'abord sa plume à composer de gentillets romans[3] puis, très vite, se tourna vers le journalisme, fondant, avec **Jules Vallès**[4], *« la Chronique Parisienne ».*



L'expérience tourna court et il entra au *« Charivari[5] »* où il se vit d'abord confier la rubrique théâtrale. Il s'imposa si bien qu'il rivalisa vite avec les grands chroniqueurs au point qu'ils l'autorisèrent bientôt à y rédiger ses premiers brûlots politiques.

Parallèlement, dès 1860, il écrivit pour le théâtre. Une vingtaine de vaudevilles au total jaillirent, en quelques années, sous sa plume[6]. Le succès d'estime que ces comédies recueillirent lui permit d'abandonner la morose activité de fonctionnaire qu'il avait dû conserver afin de subvenir à ses besoins matériels.

Après un rapide passage au *« Nain jaune[7] »,* il entra, en 1864, au « *Figaro* [8] ». C'est à cette époque qu'il abandonna définitivement titre et particule pour ne plus signer dorénavant que sous le pseudonyme **d'Henri Rochefort**.

Ses articles au style incisif menaçant le Figaro de la censure, son patron, de Villemessant, décida, en mai 1868, de l'aider à créer son propre hebdomadaire : *« La Lanterne »* était née. Le succès fut tel que le tirage des premiers numéros passa rapidement de 15000 à 100000 exemplaires.

« Mémorial des malpropretés de l'Empire », ainsi que le définit son fondateur, *« Le petit livre rouge »* (déjà !) diffusa des attaques si violentes contre le pouvoir qu'il fut bientôt interdit à la vente publique. Rochefort, vite condamné, décida de s'exiler à Bruxelles où il retrouva Hugo, chef de file des opposants à *« Napoléon le Petit ».* Ce dernier l'hébergea durant plusieurs mois.

La Lanterne poursuivit sa brillante carrière clandestinement ; 64 numéros furent ainsi édités à l'étranger.

Sollicité pour se présenter aux législatives de 1869, Rochefort fut battu une première fois avant de finalement pouvoir prétendre au siège laissé vacant par Gambetta[9].

De retour en France, il fonda, en décembre 1869, son nouveau journal *« La Marseillaise »*[10].

---

[1] On lui doit notamment la célèbre phrase : « La France contient, dit l'almanach impérial, 36 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement ». (La Lanterne n°1 du 1 juin 1868)

[2] Le Marquis Claude-Louis-Marie de Rochefort-Luçay (1790-1871), auteur dramatique sous le pseudonyme d'Armand de Rochefort. Il composa un assez grand nombre de vaudevilles soit seul, soit en collaboration, parmi lesquels : *Pagès et les poissardes en deux actes* (1840), *La Mère Saint-Martin ou le Diable s'en mêle,* en un acte (1841) et *Les Mystères de Passy*, en cinq actes (1844).

[3] Le premier s'intitulait *« La Marquise de Courcelles »*, publié en 1859 sous le pseudonyme d'Eugène de Mirecourt.

[4] (1832-1885) Fondateur du journal Le Cri du Peuple, il fut l'un des élus de la Commune de Paris. Condamné à mort, il dut s'exiler à Londres de 1871 à 1880. Il est l'auteur de la célèbre trilogie : « L'enfant »(1879), « Le Bachelier »(1881) et « L'Insurgé »(1886).

[5] Journal illustré satirique français publié de 1832 à 1937. Fondé sous le règne de Louis-Philippe Ier par le journaliste républicain Charles Philipon (1800-1862), il devint rapidement le moyen de communication de l'opposition. Il ridiculisait avec entrain la Monarchie de Juillet et la bourgeoisie. Souvent condamné par les tribunaux, c'est dans le Charivari qu'est apparue la célèbre caricature du roi en forme de poire. Celle-ci lui valut un procès qu'il perdit. Le journal annonça la décision de justice en première page, avec un texte en forme de poire. Sa popularité fut si importante à l'étranger qu'en Grande-Bretagne le journal Punch fut fondé sur le même modèle avec pour sous-titre « The London Charivari ». Le journal connut un renouveau de popularité sous le Second Empire. Ses opinions furent alors plus conservatrices. C'est dans le Charivari que Louis Leroy qui y était critique d'art fit paraître en 1874 le fameux article critique envers les impressionnistes qui devait leur donner leur nom. Le titre survécut jusqu'au front populaire.

[6] Dont « Je suis mon fils », « Une martingale », « Les Bienfaits de Champavert », « Nos petites faiblesses », « La Confession d'un enfant du siècle »…

[7] Bi-hebdomadaire publié entre 1863 et 1913, il reprit le titre d'un périodique déjà diffusé sous la Restauration par les opposants bonapartistes. Alternant les périodes d'expression politique de gauche avec celles plus tournées vers la « vie parisienne », il fut interdit en 1867 avant de reparaître en 1869 et d'abandonner tout caractère polémique.

[8] Fondé en 1826 par Maurice Alhoy et Etienne Arago sous forme d'hebdomadaire satirique, il disparut une première fois en 1833. Le titre fut repris en 1854 par Hippolyte de Villemessant qui en fit un quotidien en 1866 lui donnant le nom de « Figaro littéraire et politique » qu'il conserva jusqu'en 1922. Anticommunard, il rallia la clientèle bourgeoise et aristocratique. Le Figaro publia les premiers articles de Zola sur l'affaire Dreyfus.

[9] Elu entre-temps à Marseille

[10] « La Marseillaise » fut suspendue en 1877 et remplacée par « Le Mot d'ordre » qui devint « Le Réveil » puis reprit son titre antérieur. Après différentes phases d'arrêt et de reparution, les deux périodiques furent diffusés simultanément à partir de 1880. « Le Mot d'ordre » fut alors qualifié de journal républicain socialiste, « La Marseillaise » devenant le porte-parole de l'Internationale. A noter que

L'assassinat, le 10 janvier 1870, de l'un des collaborateurs du quotidien, **Victor Noir**, par le prince Pierre Bonaparte[11], et les manifestations qui s'ensuivirent au moment des obsèques, faillirent conduire le régime à sa chute. L'immunité parlementaire de Rochefort fut levée. Emprisonné à Sainte-Pélagie[12], il y apprit la nouvelle de la déclaration de guerre à la Prusse, le 19 juillet 1870.



Le 4 septembre, la République fut proclamée et Rochefort libéré. Porté en triomphe au *« Gouvernement de la défense nationale »*, qui siégeait à l'Hôtel de ville, il s'y comporta en porte-parole de l'extrême gauche. Se déclarant très critique face aux émeutes du 31 octobre[13], il décida de démissionner.

Isolé dans Paris assiégé, il ne reprit la plume qu'en février 1871, juste après l'armistice[14], dans *« Le Mot d'ordre ».* Elu aux législatives[15], il rejoignit l'assemblée à Bordeaux mais en démissionna rapidement, critiquant son attitude défaitiste.

Pourtant très partagé dans son soutien vis-à-vis de la Commune[16], il fut néanmoins livré aux Versaillais et condamné, en septembre 1871, à *la déportation à vie en enceinte fortifiée.*

Protégé par **Thiers**[17]qui cédait en cela aux pressions de ses amis du monde littéraire, il fut emprisonné, dans des conditions plus que favorables, à Versailles, à Fort-Boyard, puis à l'île d'Oléron et à l'île de Ré où il assista au départ de ses amis de « La Marseillaise » pour le bagne de Nouvelle Calédonie[18]. Il y fit également connaissance d'un groupe d'insurgés algériens, arrêtés en 1871, qui seront ensuite surnommés les *« Kabyles du Pacifique »*[19].

---

l'actuel quotidien portant ce nom n'est pas issu de son ancêtre éponyme mais est l'héritier du « Petit marseillais ».

[11] Victor Noir, pseudonyme de Yvan Salmon (1848-1870), journaliste à La Marseillaise mort à l'âge de vingt-deux ans, est resté célèbre pour les circonstances de son décès et une caractéristique de sa pierre tombale.

Le 10 janvier 1870, il se présente, avec un ami, chez Pierre Bonaparte, cousin de Napoléon III, afin d'organiser, en qualité de témoin, un duel pour Paschal Grousset, son confrère, qui s'estimait diffamé par un article de journal. Mais la rencontre tourne mal, un coup de pistolet est tiré et Victor Noir s'écroule mortellement blessé.

« La Marseillaise » dirigée par Henri Rochefort mène alors une campagne contre l'Empire, écrivant le 11 juillet : «J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose qu'un assassin ! J'ai osé m'imaginer qu'un duel loyal était possible dans cette famille où le meurtre et le guet-apens sont de tradition et d'usage. Notre collaborateur Paschal Grousset a partagé mon erreur, et aujourd'hui nous pleurons notre pauvre et cher ami Victor Noir, assassiné par le bandit Pierre-Napoléon Bonaparte. Voilà dix-huit ans que la France est entre les mains ensanglantées de ces coupe-jarrets, qui, non content de mitrailler les républicains dans les rues, les attirent dans des pièges immondes pour les égorger à domicile. Peuple français, est-ce que décidément tu ne trouves pas qu'en voilà assez ?»

En 1891, la dépouille de Victor Noir, devenue un symbole républicain, est transférée au Père-Lachaise. Aimé-Jules Dalou réalise son gisant en bronze tel qu'il était juste après le coup de feu. La bouche est ouverte et les mains sont détendues. Le chapeau a roulé, les vêtements ont glissé. Le pantalon est dégrafé et gonflé par un membre de bonne taille. On dit que Victor Noir devait se marier le lendemain et on attribue les pouvoirs secrets de son gisant à cet amour. Depuis lors, la tombe de Victor Noir est fameuse pour le caractère lustré de certaines de ses parties : caresser la protubérance (ou l'extrémité de ses bottes) rendrait fertile, ou favoriserait les amours désirés.

En novembre 2004 , Yves Contassot, adjoint (Verts) du maire de Paris chargé des jardins et cimetières, se rendit au Père-Lachaise, devant la tombe de Victor Noir, qui fait l'objet d'attouchements jugés inappropriés par ses services. Interrogé sur les articles de presse révélant la pose de barrières autour de cette sépulture, ornée d'un magnifique gisant aux formes suggestives, M. Contassot indiqua que cette protection avait été installée sans qu'il en soit informé. Il dut aller sur place pour voir l'objet du "scandale" et décider de la suite à donner à cette affaire. Les barrières furent retirées le lendemain .

[12] Prison créée en 1662 rue du Puits de l'Ermite à Paris, elle fut opérationnelle jusqu'en 1895. Célèbre pour ses prisonniers politiques durant la Révolution, la Monarchie de Juillet et le Second Empire : Arago, Courbet, P.L.Courier, Daumier, E.Galois, Lamennais, Proud'hon, Reclus, H.Robert, Mme Roland, Sade, Vallès, Vidocq, Zevaco.

[13] Qui suivirent la nouvelle de la capitulation de Metz.

[14] Le 28 janvier 1871

[15] Le 8 février 1871

[16] La Commune de Paris dura du 26 mars 1871 jusqu'à la « semaine sanglante » (21 - 28 mai).

[17] Président de la République du 31 août 1871 au 24 mai 1873.

[18] Plus de 4000 communards furent condamnés ; ils furent répartis en 3 catégories dans l'archipel : les forçats au bagne de l'île Nou, les déportés en enceinte fortifiée sur la presqu'île Ducos et les déportés simples sur l'île des Pins.

[19] On a en fait peu de documents sur l'épopée tragique de ces hommes hormis les documents militaires des pénitenciers. Seuls les témoignages de leurs compagnons de mésaventure que furent les Communards ont permis d'éviter l'oubli auquel ils étaient voués. Alors que les communards déportés ont pu bénéficier d'une amnistie en 1880, les Kabyles du Pacifique restèrent exilés à des milliers de kilomètres de leur terre, malgré les campagnes de sensibilisation de l'opinion française auxquelles participèrent les communards de retour à Paris. Leur propre amnistie tant attendue n'intervint qu'en 1895 et ils ne furent autorisés à rentrer en Algérie qu'en 1904, soit 33 ans



La démission du chef du gouvernement va entraîner son propre bannissement, malgré la pathétique supplique de Victor Hugo au nouveau Président du Conseil, de Broglie[20].

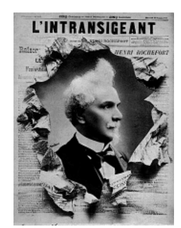


Le 8 août, il est embarqué dans le même convoi que **Louise Michel.**[21] Arrivé le 8 décembre 1873 à Nouméa, il réussit, avec un groupe de codétenus, à s'évader le 19 mars 1874 et gagne l'Australie.

C'est le début d'un incroyable périple qui le conduit aux Fidji, à Honolulu, San Francisco et Londres qu'il atteignit le 18 juin 1874.

Le décret d'*amnistie* du 11 juillet 1880 lui permit de regagner enfin Paris où il fut accueilli triomphalement. Il participa au lancement de *« L'Intransigeant*[22] *»* et devint le porte parole des anciens communards. Ce fut le sommet de sa gloire. Il se lia d'amitié avec **Rodin** qui sculpta son buste.[23]





Manet peignit son portrait en 1881 et s'inspira de son évasion dans une toile qu'il réalisa la même année.[24]





Victime d'une campagne de presse lui reprochant, notamment, d'avoir détourné une partie de la somme issue de la souscription lancée par Edmond Adam[25] afin de faciliter le retour des évadés, il se

---

après leur condamnation. Quelques descendants des déportés continuent à vivre en Nouvelle-Calédonie. Il existe à Nessadiou, au sud de Bourail, un lieu appelé usuellement le « Cimetière des Arabes » bien qu'il eut mieux valu le nommer « Cimetière des Kabyles » ....(cf. Kabyles du Pacifique de Mehdi Lallaoui. Éd. Au nom de la mémoire, 1994).

[20] « …Un fait d'une gravité énorme est au moment de s'accomplir. Un des écrivains les plus célèbres de ce temps, M. Henri Rochefort, frappé d'une condamnation politique, va, dit-on, être transporté dans la Nouvelle-Calédonie. Quiconque connaît M. Henri Rochefort peut affirmer que sa constitution très délicate ne résistera pas à cette transportation, soit que le long et affreux voyage le brise, soit que la nostalgie le tue. M. Henri Rochefort est père de famille et laisse derrière lui trois enfants, dont une fille de dix-sept ans… Vous partageriez la responsabilité de la catastrophe prévue et annoncée ; vous pouvez et vous devez intervenir ; vous vous honorerez en prenant cette généreuse initiative, et, en dehors de toute opinion et de toute passion politique, au nom des lettres, auxquelles nous appartenons vous et moi, je vous demande, monsieur et cher confrère, de protéger dans ce moment décisif M. Henri Rochefort et d'empêcher son départ qui serait sa mort. (lettre du 8 août 1873)

[21] Louise Michel était une institutrice républicaine originaire de la Haute-Marne qui, ayant participé activement a la Commune, fut condamnée à la déportation en Nouvelle Calédonie avec les autres communards. Apres l'amnistie de 1880, elle revint en France où elle reprit immédiatement son activité politique. Militante anarchiste, elle fut de nombreuses fois arrêtée, se réfugia à Londres et mourut a Marseille en 1905.Rochefort lui dédia un poème, assez médiocre, composé pendant leur traversée vers le bagne et intitulé « A la voisine de tribord arrière » ; en voici la deuxième strophe :

« … Avant d'entrer au gouffre amer,
Avions-nous moins le mal de mer
Mêmes effets sous d'autres causes.
Quand mon cœur saute, à chaque bond,
J'entends le pays qui répond :
Et moi, suis-je donc sur des roses ?... »

[22] Fondé en 1880, il fusionnera avec Paris-Presse (lui-même créé en 1944) en 1948 et disparaîtra en 1970. Apollinaire en sera le critique d'art à partir de 1909.

[23] En 1884. Il se trouve actuellement au musée d'Orsay ; le plâtre est au musée Rodin.
« Le jeune Henri Matisse , âgé de 26 ans, installé au 19 quai Saint-Michel à Paris, contemplait à loisir « les trois baigneuses « de Cézanne, une toile de Gauguin « tête de garçon » accrochée au mur , un plâtre de Rodin « le buste de Rochefort » posé sur le dessus de la cheminée auprès d' un chapeau fait par sa femme , Marguerite… » (En même temps que le tableau de Cézanne, Matisse avait acheté en 1899 un moulage en plâtre du portrait d'Henri Rochefort et en avait fait un dessin) (Maurice Denis).

[24] Le portrait est exposé au Kunsthalle de Hambourg. L'évasion de Rochefort comporte deux versions ; l'une est à Orsay, l'autre au Kunsthaus de Zürich.

[25] Député de la gauche républicaine, fondateur du Crédit foncier, préfet de police en 1870, puis sénateur inamovible, il fit partie des amis de Rochefort qui l'accueillirent après sa démission du gouvernement de la défense nationale. Son épouse Juliette tint salon boulevard Poissonnière. Ce fut un foyer actif d'opposition à Napoléon III et l'un des cercles républicains les plus en vue. S'y retrouvèrent Adolphe Thiers, Gabriel Hanotaux, Edmond About, Louis Blanc, Alphonse Daudet, Camille Flammarion, Georges Clemenceau, l'éditeur Jules Hetzel, le poète Sully Prudhomme, Émile de Girardin, Gustave Flaubert, Victor Hugo, Guy de Maupassant, Ivan Tourguéniev, Aurélien Scholl. Lorsque l'Empire tomba, c'est parmi les familiers de ce cercle que se recrutèrent les hommes de gouvernement. Femme d'influence, Juliette Adam se voulut l'incarnation de la « Grande Française », déterminée à rendre à la France abaissée son rang en Europe. Allant jusqu'au bellicisme et à la xénophobie, elle fut notamment l'apôtre d'une alliance avec la Russie. Amie de George Sand, elle se détacha de Gambetta lorsqu'il accéda à la présidence de la Chambre et se tourna vers la littérature en fondant en 1879 la « Nouvelle Revue » (qu'elle vendra en 1899). Juliette Adam encouragea les débuts littéraires de Pierre Loti, Alexandre Dumas fils et Léon Daudet. Conduite par une santé prétendument chancelante ,qui ne l'empêchera pas de vivre

rapprocha à la même époque du **Général Boulanger**[26] qu'il soutint dans les colonnes de l'Intransigeant, achevant ainsi de se discréditer.



Ce fut la rupture avec son passé de militant progressiste. Condamné de nouveau, il suivit le Général en exil.

Revenu en 1895, il entra au comité directeur de la *« Ligue des Patriotes »*[27].Antidreyfusard et nationaliste extrême, sa notoriété fut alors définitivement entamée auprès des classes populaires.



La fin de sa vie le conduisit sur le chemin des combats perdus où son sens de la répartie laissa vite place à l'invective et à l'insulte. Il mourut dans la solitude la plus totale[28]et fut enterré au cimetière Montmartre, non loin du caveau de son ultime mais farouche et talentueux adversaire, Zola, dont la dépouille avait, entre-temps gagné le Panthéon[29].



Dans son autobiographie, intitulée *« Les Aventures de ma vie »*[30], Rochefort décrit avec verve une vie bien remplie : l'agitation lycéenne et les milieux républicains auxquels il s'associa sous la Monarchie de juillet, la corruption qu'il combattit sous le Second Empire, le monde de la presse et son fonctionnement sous un régime policier, ses procès, ses duels, ses emprisonnements, son exil politique chez Hugo, la Commune et ses exactions, la répression versaillaise, son procès en tant que communard, sa déportation, son évasion. Une mine d'informations sur son époque par celui qui voulut, tout à la fois*, « éclairer les honnêtes gens et pendre les malfaiteurs ».*

Saluons, en conclusion, ce *« prince des polémistes »* par un court florilège des quelques citations les plus venimeuses de sa composition …

-sur Napoléon III : « Comme bonapartiste, je préfère Napoléon II[31] ; c'est mon droit. J'ajouterai même qu'il représente pour moi l'idéal du souverain. Personne ne niera qu'il ait occupé le trône, puisque son successeur s'appelle Napoléon III. Quel règne ! mes amis, quel règne ! Pas une contribution, pas de guerres inutiles avec les décimes qui s'ensuivent ; pas de ces expéditions lointaines dans lesquelles on dépense six cents millions pour aller réclamer quinze francs, pas de listes civiles dévorantes, pas de ministres cumulant chacun cinq ou six fonctions à cent mille francs pièce ; voilà bien le monarque tel que je le comprends. Oh ! oui, Napoléon II, je t'aime et je t'admire sans réserve... Qui donc osera prétendre maintenant que je ne suis pas un sincère bonapartiste ? » (La Lanterne n°1)

-sur l'Impératrice Eugénie :

« L'impératrice est une rousse, Mais sa couleur est un trésor

Car lorsque Badinguet[32] la trousse, Il découvre la Toison d'Or ».(1868)

---

presque centenaire, elle découvrit Golfe-Juan où elle acheta en 1858 un terrain pour y construire une villa, lançant la vogue de cette station balnéaire. Le 5 août 1882, elle s'installa à Gif-sur-Yvette au domaine de l'Abbaye où elle vécut de 1904 jusqu'à sa mort en 1936.

[26] Georges Ernest Jean-Marie Boulanger, officier général français, né le 29 avril 1837 à Rennes et mort par suicide sur la tombe de sa maîtresse le 30 septembre 1891 à Ixelles en Belgique, est connu pour avoir ébranlé la Troisième République, porté par un mouvement revanchard qui prendra le nom de boulangisme. Ministre de la Guerre dans le gouvernement Clemenceau en 1886, il devint très populaire auprès de tous les milieux politiques et sociaux par ses réformes militaires et par son attitude belliqueuse vis-à-vis de l'Allemagne. Devenu le « général Revanche » aux yeux du peuple, Boulanger fit jouer sa popularité après sa mise en retraite en 1888 ; il se fit élire dans plusieurs circonscriptions dont Paris en 1889. Il dut néanmoins se retirer sous la pression des autorités qui prévinrent ainsi l'éventualité d un coup d'État. Le 14 août 1890, le Sénat réuni en Haute Cour condamna Boulanger et Rochefort à « la déportation dans une enceinte fortifiée ».

[27] Mouvement d'extrême droite, fondé le 18 mai 1882 par Paul Déroulède, et composé principalement, à partir de l'affaire Dreyfus, d'antidreyfusards.

[28] Sa tombe se trouve au cimetière Montmartre ; elle est ornée d'un buste de son gendre Dufaux.

[29] Mort le 29 sept. et enterré le 5 octobre 1902. La dépouille de Zola a été transportée du cimetière Montmartre au Panthéon le 5 juin 1908 ; elle y repose dans le même caveau que celle de Victor Hugo.

[30] Edition originale en 5 volumes publiée en 1896-1898

[31] Rappelons que Napoléon II (surnommé l'Aiglon) fut empereur des Français du 4 avril au 6 avril 1814, puis du 22 juin au 7 juillet 1815, son père, Napoléon I[er], ayant abdiqué en 1814 puis en 1815.

[32] En 1840, Louis-Napoléon Bonaparte avait tenté un débarquement à Boulogne-sur-Mer, à la tête d'une cinquantaine de conjurés, pour renverser Louis-Philippe. Arrêté, il avait été emprisonné au fort de Ham, dans la Somme. Le 25 mai 1846, il s'en évada en empruntant les vêtements et les papiers d'un maçon qui, selon

-*sur la corruption :* « Je ne connais rien d'aussi immoral que les fonds secrets si ce n'est les fonds publics » (La Lanterne n°8).

-*sur la censure :* « Votre police a la prétention d'être formidable, ma contrebande ne le sera pas moins » (après l'interdiction de « La Lanterne »).

-*sur l'aristocratie :* « Si haut qu'on monte, on finit toujours par des cendres ».

-*sur la prostitution* « On parle toujours du boulevard des Filles du Calvaire, mais jamais du calvaire des filles du boulevard ».

BIBLIOGRAPHIE :

***Œuvres de Rochefort** :

- « Les aventures de ma vie », extraits présentés par Jean Guichard-Melli Ramsay 1980.

-« Les aventures de ma vie » extraits présentés par Paul Lidsky Mercure de France/Le temps retrouvé 2005.

-« L'évadé : Roman canaque » Viviane Hamy 1993.

(Les autres romans n'ont pas, à ma connaissance, été réédités : La Marquise de Courcelles 1859, Les petits mystères de l'hôtel des ventes 1862, La malaria 1867,Les Dépravés 1876, L'Aurore boréale 1878, Le Palefrenier 1880, Les Naufrageurs 1881. Il en est de même pour les recueils d'articles : Les Français de la décadence 3 vol.1866, La Grande Bohême 1867, Les signes des temps 1868.

Et aussi pour les rééditions de « La Lanterne » : « Mes treize premières lanternes » 1868, « La Lanterne : réimpression des 64 numéros publiés à l'étranger ou interdits en France » 1870, « La propagande républicaine - Napoléon dernier (sic) : les Lanternes de l'Empire » 1880-1881.

Signalons que les Editions Pauvert ont publié des extraits des articles de « La lanterne » dans leur collection « Libertés » en 1966).

Le site http://membres.lycos.fr/jpmarat/hrf.html reproduit un numéro complet de « la Lanterne ».

***sur Rochefort :**

-« Le prince des polémistes » (Prince of the Gutter Press) de Roger L.Williams Ed. de Trévise 1970.

-« Déportation et évasion d'un polémiste » par Joël Dauphiné L'Harmattan 2004.

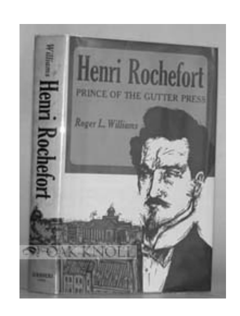
-« Henri Rochefort, le pamphlétaire » E.F.E Lyon 1946 coll. Hommes et Mouvements.

-« Henri Rochefort 1831-1913 » par C.Ducray l'Edition moderne 1879.

-« Henri Rochefort intime » par N.Roubaud Nlles éditions latines 1954.

---

certains, se serait appelé Badinguet. D'autres prétendent que ce surnom lui vient d'un dessin humoristique de Paul Gavarni, sans rapport avec l'Empereur, paru dans le journal satirique « le Charivari », et légendé « Eugénie, la femme à Badinguet ». Comme l'Impératrice s'appelait Eugénie, les plaisantins ont fait un rapprochement qui n'était pas dans les intentions du dessinateur. Quoi qu'il en soit, le surnom de Badinguet lui est resté. On le retrouve dans la correspondance de Gustave Flaubert ou encore chez les frères Goncourt.

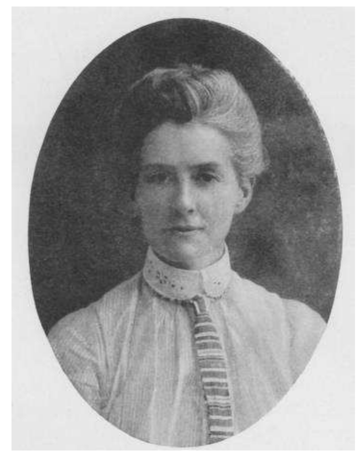


Gérard TARDIF

***

DU COTÉ DES FEMMES

EDITH CAVELL, DE L'OMBRE A LA LUMIÈRE



Savez-vous pourquoi la future Môme Piaf et bien de ses contemporaines furent prénommées Edith ? En hommage à l'infirmière anglaise, Miss Edith Cavell, exécutée par un officier de l'armée allemande le 12 octobre 1915 à 2 heures du matin. C'est à l'aube que les bourreaux perpétuent leurs forfaits.

Cette exécution suscita émotion et indignation en France, Grande-Bretagne, Etats-Unis comme l'attestent témoignages et articles. Ainsi, Mr Stratford - relation d'affaires du frère d'Edith Cavell - déclara : « Il est impossible d'exagérer l'impression de consternation, de colère, de dégoût et d'horreur ressentie par les habitants de Norwich et la population de tout le comté ». Ou encore un journaliste du New York World d'écrire : « Mieux eût valu pour l'Allemagne de perdre un corps d'armée que d'avoir fait ainsi exécuter Miss Cavell ».

Ces réactions s'expliquent par l'anti-germanisme violent de cette période où les Allemands sont tenus pour des « sauvages », des « bêtes », des « barbares » auxquels s'oppose le « monde civilisé ». Par sa

noblesse d'âme et sa dignité devant la mort, Miss Cavell est la figure emblématique dudit monde.

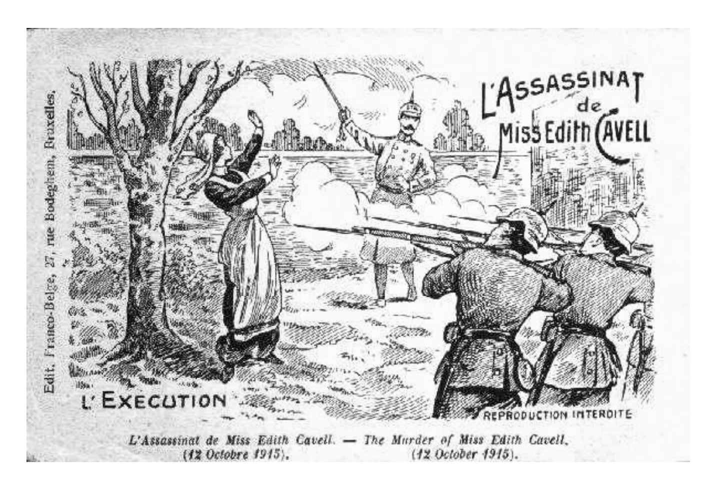
Le réconfort matériel et spirituel qu'elle apporta aux déshérités dans le sillage de son père, pasteur, orienta son choix professionnel. Après des études médicales en Belgique, Suisse et Allemagne, elle revient en Angleterre en 1895 à 30 ans et obtient son diplôme d'infirmière. Elle exerce à Londres dans divers hôpitaux. En 1906, ses compétences et son humanité attirent l'attention du docteur bruxellois Depage. Elle l'aide à réorganiser le service médical hospitalier ; devenue directrice de la Croix rouge anglaise en Belgique, elle fonde un institut destiné à former des gardes-malades.

A partir d'août 1914, les soldats affluent ; elle et son équipe les soignent sans distinction de nationalité. Brusquement, en septembre 1914, les autorités allemandes emprisonnent pendant six semaines, par mesure d'intimidation, le personnel anglais. Malgré les conseils de son entourage, Edith Cavell refuse de quitter son poste et de regagner l'Angleterre : elle craint des représailles à l'égard des élèves et des gardes-malades.

L'avance foudroyante des armées allemandes coupent de nombreux soldats anglais et français de leurs unités qui ont reculé jusqu'à la Marne. La population, en particulier celle du pays de Maroilles, leur fournit des vêtements civils, les cache et les nourrit. Mais les restrictions alimentaires, le pressentiment que la guerre va durer, la menace allemande de pendre « tout civil convaincu de complicité avec les Alliés » nécessitent l'organisation de réseaux d'évasion. De plus l'âpreté des combats provoque une arrivée massive de blessés qu'il faut soustraire aux Allemands. Trois françaises - Marie de Croÿ, Jeanne de Belleville et Louise Thuliez - se chargent de leur déplacement jusqu'à Bruxelles où Edith Cavell les cache puis les confie à des passeurs qui leur font franchir la frontière hollandaise. De novembre 1914 à juillet 1915, 200 soldats réussissent à gagner la Hollande et à rejoindre les unités combattantes. A chaque passage, Edith Cavell envoie un message tel que : « vos dix fromages sont bien arrivés » au cas où les Allemands intercepteraient les communications.

Mais en juillet 1915, les 70 membres du réseau sont arrêtés sur dénonciation. Le procès se déroule du 7 septembre au 8 octobre 1915. La cour condamne à mort Edith Cavell, Jeanne Belleville et Louise Thuliez. Les peines de ces dernières seront commuées en travaux forcés à perpétuité. Malgré des démarches diplomatiques, notamment celles de l'Espagne et des Etats-Unis, le sort d'Edith Cavell est scellé. Le révérend Gahan autorisé à lui donner la communion confia ses dernières paroles :

« Je n'ai ni crainte ni regret. J'ai vu la mort si souvent qu'elle ne m'apparaît ni étrange ni horrible (…) Devant Dieu et l'éternité je comprends que le patriotisme n'est pas suffisant. Je ne dois avoir ni haine ni ressentiment envers personne ».



Plusieurs vignettes sur la vie et l'exécution de E. Cavell sont disponibles sur le site : **http://www.diggerhistory.info/pages-nurses/cavell.htm**

Ni les Anglais ni les Belges ni les Français n'ont oublié cette exceptionnelle mais modeste personnalité. Après guerre, le 7 mai 1919, sa dépouille est transférée en Angleterre. Des obsèques solennelles se déroulent à l'abbaye de Westminster, une colonne est érigée à Trafalgar Square près de la National Gallery en son honneur. A Bruxelles se dresse une statue qui la représente dans ses habits d'infirmière et souligne son maintien digne et inflexible devant son destin. En France, un bas-relief lui fut consacré au Musée du Jeu de Paume ; les Allemands le détruisirent en 1940 ! Enfin, de nombreux établissements hospitaliers, des rues comme à Saint-Leu contribuent à perpétuer son souvenir.

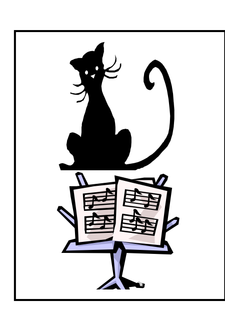
Au moment de conclure, je ne peux m'empêcher de penser à ce livre du chrétien Daniel Rops « Mort où est ta victoire ? »

Marie-Françoise VAÇULIK

***

Maestro !

LA CHRONIQUE MUSICALE



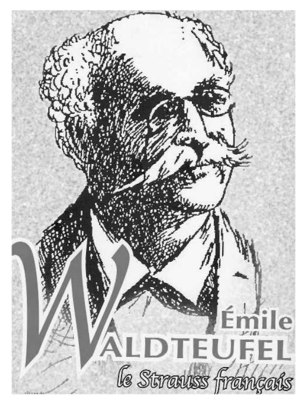
Au milieu du 19ème siècle, Paris regorgeait de nombreux bals, kiosques et concerts populaires : vecteur essentiel de loisirs et de lien social pour toutes les couches de la population.

Avec la proclamation du Second Empire, Paris devient une capitale incontournable des arts. Des réceptions toujours plus nombreuses et fastueuses s'y déroulent avec pour référence les fameuses fêtes impériales aux Tuileries.

L'Empereur Napoléon III donnait tous les ans quatre grands bals réunissant plus de trois mille personnes dans la salle des Maréchaux du château des

Tuileries. Ces bals étaient orchestrés par Emile Waldteufel « pianiste de la chambre de Sa Majesté l'Impératrice »

Emile Waldteufel est né à Strasbourg en 1837. Il est issu d'une dynastie de musiciens dont le père, Louis Waldteufel, dirigeait un orchestre réputé en son temps dans la région Strasbourgeoise. En 1844, la famille Waldteufel gagne la capitale permettant ainsi aux enfants d'étudier la musique au conservatoire national de Paris. Durant ses études de piano au Conservatoire, le jeune Charles Emile commença à composer de la musique dite à danser.



Toutes proportions gardées, il fut à la valse française ce que Strauss fut à la valse viennoise. Mais on peut dire également qu'aujourd'hui Emile Waldteufel est aussi inconnu du grand public que Johann Strauss est célèbre.

La chute de l'Empire ne mit pas fin à sa notoriété. Son succès sera confirmé en 1873 quand il deviendra directeur des bals de la Présidence de la République. Il meurt en 1915 à Paris où il est enterré au cimetière du Père-Lachaise.

L'œuvre d'Emile Waldteufel n'est pas complètement oubliée. On joue encore certaines de ses valses, et tout le monde a en tête la musique du générique de la défunte émission *Ciné-Club* de Claude-Jean Philippe. Cette petite valse, à l'orgue de barbarie a pour titre « Amour et printemps » et c'est peut être l'œuvre la plus connue de Waldteufel avec « La valse des Patineurs ».

Quelques œuvres :
Valses - Polkas – Galops :

- Amour et Printemps, valse
- Dans les nuages
- Dolorès
- Doux poème
- España
- Estudiantina
- Les Patineurs, valse
- Les sirènes
- Les Sourires, dédiée à Mme Maurice Ephrussi née Rotschild
- Les Violettes

Serge VINCENT

COUPS DE CŒUR – NOUVELLES - POESIE

UN DIMANCHE A VITRY… EN-PARADIS !

Cela s'est décidé très vite, pour la joie de tous !

Ce dimanche 20 juillet 2003, je pars donc à Vitry par le train de 10 h 36 « supposé » arriver à destination vers 11 h 45 où ma petite amie Domi doit me cueillir à la gare. Oui mais, c'est sans tenir compte des éventuels caprices du R.E.R. ! Mauvaise langue, va …

En effet, tout va bien jusqu'à la station « Pont-de-l'Alma ». Là, le tacot reprend sa course avec un essoufflement plutôt alarmant. Je commence à m'inquiéter ; ces ralentissements répétés ne me paraissent pas de bon augure… A juste titre : « Invalides », un haut-parleur hurle : « par suite de je ne sais quels travaux(?) la ligne est interrompue jusqu'à Austerlitz, Mesdames et Messieurs les voyageurs sont priés de descendre du train et d'emprunter le bus « castor » mis à leur disposition » Ça y est ! Belote et rebelote ! Mais où est donc ce foutu castor ? Et Domi qui m'attend … Prenant son allure de tortue, le castor en question finit par nous amener à Austerlitz. Ouf…

Et dire que je m'étais imprégnée de cette pensée positive, soufflée par Domi, « Tout va bien, tout ira bien, il faut que tout aille bien jusqu'au bout » c'était bien la peine. Bon, c'est vrai, il y a plus grave !

J'arrive enfin à Vitry où je trouve ma Domi rayonnante, pas du tout inquiète, prévenue de l'incident par un autre haut-parleur.

Il faut préciser que mes amis Dubart sont le couple le plus charmant qui existe, et je me réjouis de passer ces deux jours en leur agréable compagnie. Seulement, ils ont la bizarre idée de s'appeler tous les deux Dominique, si bien que pour faciliter l'entendement, elle : c'est Domi… lui, c'est Dominique, dénommés aussi, pour faire plus court « les Domi's » Par la même occasion, je ferai la connaissance de leurs parents venus de Charmont ; il y a si longtemps que j'entends parler d'eux !

Vitry … Traversée de ville entre les immeubles monumentaux ! C'était à prévoir, nous sommes à deux pas de Paris. Eh bien, non ! Que l'on se détrompe. Nous laisserons derrière nous lesdits immeubles qui feront soudain place à de jolies rues bordées de petits pavillons anciens, tout fleuris. Nous nous engageons dans la rue de la Prévoyance et, tout au bout de l'impasse, s'offre à nous un spectacle inattendu : la découverte de **« La Cerisaie »** : une adorable maison romantique enfouie dans une oasis de verdure. Il faut dire que Dominique est un amoureux fou de la nature et qu'il protège et défend toute végétation, bec et ongles.

A l'entrée, au garde à vous, un curieux mannequin, joueur de tennis, la coquille Saint-Jacques autour du cou, nous salue. Reviendrait-il de Compostelle ? Puis c'est au tour de Phénix, le caniche

très coquin, grand chouchou des Domi's, qui nous assaille de ses jappements joyeux. Vite, la baballe ! Nous prenons l'allée ombrée qui mène à la maison, côtoyons au passage le goret de pierre qui tente de dévorer une longue pomme de pin posée dans son écuelle, précédé du joli éléphant fraîchement repeint, tous deux œuvre de l'artiste qu'est Dominique, sans parler du bassin qu'orne un nénuphar timide, gardien lui-même de la chambre d'hôte, véritable chef-d'œuvre du Maître.

Le décor étant posé, il serait peut-être temps de parler des personnages !

Je fais enfin connaissance des parents Dubard : découverte très chaleureuse laissant présager d'intéressants échanges. La bonne humeur est de mise et s'installera tout au long des repas que nous aurons la chance de déguster ensemble, enfouis dans cette verdure, gratifiés d'une température clémente, beaucoup moins torride que les jours précédents. Entre deux passages de plat, je papote avec ma Domi dont les qualités d'hôtesse sont toujours aussi remarquables.

Je fais plus ample connaissance avec Charmont, cet attirant village de l'Aube que le hasard m'avait été donné de connaître grâce à «Peau de Pêche » ce roman prêté par Paule Le M., écrit par Gabriel Maurière, l'enfant du pays.

Nous ne manquons pas d'évoquer l'Aveyron, chacun connaissant maintenant la maison de Saint-Côme et les transformations apportées par les maîtres du logis.

C'est le grand calme, la détente absolue. Incroyable, à la porte même de Paris. Seuls les oiseaux se manifestent pour nous offrir un concert de qualité. L'arbre dominant est un sapin ; il atteint bien une quinzaine de mètres. À mi-hauteur, une glycine prend plaisir à s'y faufiler, laissant échapper ses jolies grappes mauves. C'est le repaire d'une foule d'oiseaux : ils ont chacun leur place favorite. À un étage, se tiennent les merles dont le chant se mêle à celui de la grive musicienne, perchée à l'étage du dessus ! Un régal ! Quelques tourterelles répondent mélancoliquement.. Les geais se mettent de la partie tandis qu'un couple de pies s'amuse à voleter de branche en branche, jacassant à qui mieux mieux. Coiffant cet orchestre très structuré, les martinets, très haut dans le ciel, se livrent à un incessant ballet, alternant vols ascendants et piqués ahurissants, tout en essayant de couvrir de leurs cris stridents le concert de la gent ailée qui récrimine de belle façon.

De tout ce qui fut dit ce jour-là, peu importent les détails ; ce qui compte, c'est la façon dont ce fut dit, dans la chaleur de l'amitié. Cette communion avec les éléments – Nature, Ciel, Terre, Animaux – à laquelle chacun s'associait, nous transporta loin du monde, dans ce coin de paradis.

Afin de nous fondre à ce décor, nos propos se firent feutrés. Chut !, il ne fallait pas effaroucher la moindre parcelle de vie ! Nous évoluions dans ce monde enchanté comme des acteurs un peu timides, soucieux de distraire un auditoire végétal : en effet, un buisson flamboyant de roses rouges s'effaçait derrière une barrière de gracieuses verges d'or aux têtes penchées. Les sumacs, frênes, viornes et menciennes inclinaient leurs branchages comme pour mieux entendre nos chuchotements, tandis que les houx s'évertuaient à de folles caresses, malgré leurs défenses piquantes ! De leur côté, les troènes, un peu assoiffés, faisaient la haie derrière « le sieur de Compostelle » toujours placide ! Les lauriers, les ifs et autres conifères paradaient, fiers de leur feuillage lustré et brillant.

J'allais oublier… presque le clou de la fête, ce vestige de cerisier, au tronc énorme, à présent recouvert d'une vigne très prolifère chargée de sarments prometteurs et qui daigna nous prodiguer son ombre bienfaisante pendant nos repas.

Confondus devant ces beautés, inattendues au sortir de la capitale, nous ne pouvons que remercier le Ciel, en essayant de nous faire tout petits, tout discrets. Nous dirons un grand merci à nos amis Dubard, parents et enfants, qui ont su nous prodiguer une si chaude amitié, en attendant la « revoyure » Merci aussi au Sieur de Compostelle, alias Saint-Pierre, détenteur des clés du paradis.

Merci enfin aux prédécesseurs qui ont réussi miraculeusement à sauvegarder ce coin de Vitry presque intact. Pour combien de temps encore ?

Clémentine - Danièle CAMUS

NOUVELLES

IL FERA BEAU SUR VALPARAISO

Fébrilement, il fouilla une dernière fois ses poches…en vain. Il avait égaré les clefs de son appartement ; peut-être avaient-elles échoué sur le plancher de sa voiture ? Rien à part des prospectus publicitaires, des enveloppes déchirées, des tickets de caisse. Délicat de sonner à l'interphone et de réveiller Emilia dont l'humeur, ces temps-ci, était morose. Pour être franc il reconnaissait avoir une responsabilité indéniable Certes, il l'aimait mais il ne savait avec quels mots exprimer ses sentiments. Il était persuadé que le langage était une trahison. Aussi il préférait se taire. Et il était trop orgueilleux pour avoir de fréquents gestes tendres. Parfois, il lui baisait furtivement le cou, caressait ses cheveux, pressait doucement sa main. De plus, depuis des semaines ni son corps ni son cœur n'étaient disponibles. Il se surprenait à éprouver une sensation dont il s'estimait coupable : il était à la fois proche et éloigné ; il contemplait sa compagne comme à travers un écran. Pis, il se sentait devenir étranger à lui-même.

Il choisit un hôtel bon marché et tranquille à quelques rues de leur domicile. La chambre manquait d'originalité. Tapisserie à croisillons bleus sur fond blanc, photographies de sites pittoresques, comme Honfleur- meubles clairs sans style, couvre-lit de cretonne grège. La salle d'eau lui suffisait : il appréciait les douches rapides et revigorantes .Cette banalité le réconforta. Il était las de la pureté froide et des lignes dures du mobilier contemporain que tout cadre « dynamique et supérieur » doit posséder. Encore plus las des tableaux monochromes ou des toiles zébrées de violentes couleurs, fruits d'une démarche philosophique assuraient ses relations. Il se glissa dans le lit, savoura de pouvoir prendre ses aises ; irait-il jusqu'à faire chambre à part ?

Le lendemain matin il téléphona à sa compagne, gagna l'agence immobilière qu'il dirigeait. Elle était située rue des Pyrénées, non loin du métro. Sa secrétaire le salua d'un aimable « bonjour, Daniel » Il avait ciblé une clientèle particulière, celle qui s'enivrait à l'idée de vivre dans le Paris ouvrier et révolutionnaire. Ses collaborateurs et lui-même écumaient les quartiers où avaient vécu et péri les insurgés de1830 et de 1848, et surtout les Communards. Ces derniers provoquaient un frisson chez les révoltés de 1968.et avoir le loisir d'habiter là où les balles des Prussiens et des Versaillais avaient fauché des vies semblait conférer un brevet de révolutionnaire .à ces enfants gâtés de l'Histoire.

Que subsistait-il de ce Paris ? Des noms de rues en mémoire des hommes qui se rangèrent au côté du peuple en 1848 et 1870/71 comme Vilin et Pyat ; une plaque à l'angle des rues du Jourdain et des Pyrénées qui rappelait la présence du communard Camelinat. Une librairie en bas de la rue Levert proposait des ouvrages sur l'histoire de la Commune : les témoignages de Jules Vallès et P.O Lissagaray décrivaient la résistance valeureuse des anarchistes et la prise sanglante des dernières barricades par les Versaillais. Le reste n'était que sornettes.

Assurément, il engrangeait de substantiels bénéfices ; ses collaborateurs étaient satisfaits. Quant à Emilia et lui, ils menaient un train de vie très confortable : voyages dans de lointains pays- cette année ils étaient allés en Chine -, croisières, visites d'expositions dans les grandes villes européennes, fréquentation des salles de concert et de théâtre. Cependant, vanter les mérites de ce quartier censé représenter l'histoire du peuple lui pesait de plus en plus. Le matin la glace lui renvoyait le reflet d'un imposteur. Il retardait son départ pour l'agence, s'agaçait des propos naïfs ou prétentieux des clients, déléguait ses responsabilités à ses adjoints. Quand il déambulait dans le secteur compris entre les rues de Belleville et des Couronnes, il était submergé par une vague de colère à l'égard des urbanistes qui avaient défiguré ces lieux riches d'histoire.

Les ateliers des artisans de la chaussure, les imprimeries, les manufactures avaient disparu ; leurs employés réduits au chômage. Naturellement, il appréciait l'action des associations de résidants et d'artistes pour maintenir vivant ce quartier. Force était de constater que certaines initiatives lui paraissaient factices. Transformer les fabriques comme Mécano en galeries d'art attirait surtout les amateurs de peinture abstraite, de recherches comme le détournement d'objets utilitaires, de matériaux hétéroclites. Mais la volonté des artistes d'ouvrir leurs ateliers aux habitants était source d'échanges passionnants.

Les restaurants et les cafés pullulaient à croire que Belleville était devenu un repaire gastronomique à la mode Certains renouaient avec la tradition des conteurs et des musiciens des rues. Ainsi, on pouvait écouter Riton la Manivelle et son orgue de Barbarie, reprendre en chœur de vieilles chansons françaises devant le « Vieux Belleville ». Ou redevenir un enfant grâce aux « Légendes du cocotier et autres contes de Tahiti » par Céline R Artistes, restaurateurs, cafetiers étaient-ils conscients que leur public et clientèle appartenaient surtout aux « bobos », aux « branchés » ?

Emilia s'inquiétait de son détachement à l'égard de son métier, de son éloignement dans leur couple. Comment lui redonner le goût d'exercer sa profession et surtout le désir de reconstruire une union tendre ? Elle songeait à un pochoir mural de Miss Tic et à sa légende « Sorcière dans un monde sans magie ». Elle comprenait la lassitude de son compagnon ; sa déception à vivre dans un quartier privé de son histoire par des bureaucrates. Quels projets lui proposer pour éclairer son visage ? Qu'il ait égaré la clé de leur appartement lui paraissait un signe.

Depuis quelques semaines Emilia l'attendait de plus en plus tard. Ce soir minuit approchait. Aucun coup de téléphone. Elle croyait savoir où il se réfugiait en cas de blues. En haut de la rue des Envierges où ils demeuraient. Les premiers temps de leur rencontre ils aimaient s'asseoir à la terrasse du bistro à l'angle de la rue Piat. De là, ils embrassaient Paris et ses monuments symboliques. Quelques pas et l'un des plus beaux jardins de la capitale vous accueillait : terrasse, escaliers sous des arceaux fleuris, cascades, théâtre de verdure, Maison de l'air.

Daniel était là assis sur les premières marches. A quoi, à qui penses-tu ? A la dernière ferme où j'allais chercher du lait, à Georges Pérec et sa maman coiffeuse qui habitèrent la rue Vilin de 1936 à 1942, à Paul qui tenait une maison de la presse et évoquait les milieux surréalistes qu'il avait fréquentés Et toi, pourquoi viens-tu ? La nuit était tombée ; seuls brillaient les lampadaires et les lumières de la ville. Presque aucun bruit si ce n'est le hululement d'une chouette, le feulement d'un chat libre de la Commune de Belleville.

Le moment semblait propice. Et si nous prenions la clé des champs ? Il se récria : pourquoi pas le Larzac ? Non. Tirer profit de ton désarroi, orienter différemment ton existence, vivre en accord avec toi-même. Tes connaissances en droit de l'immobilier, ta ténacité pour arracher une vente constituent des atouts. A toi de les utiliser à des fins sociales, par exemple. Tu n'as pas oublié les combats de ta jeunesse. Regarde d'un œil neuf le quartier et surtout ses habitants. Ces exhortations exaspérèrent Daniel. Car enfin jusqu'à présent Emilia n'avait jamais dédaigné la vie luxueuse qu'il leur assurait. Elle ne s'était pas non plus préoccupée d'autrui sauf pour pester contre les gamins qui jouaient, criaient dans la rue, les rappeurs qui scandaient leurs textes, le public qui manifestait bruyamment son enthousiasme. Pourtant des squats abritaient encore des immigrés : chaque expulsion provoquait des affrontements avec la police. Quant aux H.L.M., ils écrasaient les impasses où se nichaient des maisons ornées de mosaïques, où du lierre, de la glycine s'agrippaient à leur façade.

Il haussa les épaules, se leva, la quitta sans un mot. Pourquoi parler ? C'eût été comme lancer une bouteille à la mer. Il dévala la rue Piat, fut englouti par la nuit. Ses pas résonnaient sur le trottoir, il marchait vite ; son

corps devenait de plus en plus léger au fur et à mesure qu'il s'éloignait. Il retira une importante somme d'argent à un distributeur .Pas question de s'enfermer dans un wagon de métro. Il lui fallait sentir le froid piquer son visage, ses cheveux flotter au vent .Voici que se profilait la façade de la gare du Nord. Un train partait pour les Pays-Bas dans une demi-heure. Il allait devoir changer à Amsterdam pour gagner le port de Marken.

Le lendemain en fin d'après-midi, il se promenait sur les quais, se prenait à rêver. Et s'il embarquait sur un bateau de pêche ? Les rafales glaciales le ramenèrent à la réalité : il n'était pas équipé pour affronter le climat du Nord. Il acheta un pantalon imperméable, un chandail épais, un caban, une paire de bottes. Puis, il chercha une chambre chez l'habitant ; il avait lu que l'intérieur des maisons de bois, aux couleurs vives, avait l'aspect d'un bateau. La mer exerçait sur lui une puissante attirance ; le soir Daniel alla s'asseoir sur un rocher qui surplombait le rivage. Le flux et le reflux des vagues l'apaisaient et même le berçaient. Il oubliait les lancinantes pensées des jours précédents. Pourtant de temps à autre, il était tenté de se jeter dans l'eau, de nager jusqu'au bout de ses forces, de couler dans les profondeurs glauques.

Il passa quelques jours à Marken, redescendit jusqu'à Amsterdam. Il se recueillit dans la Maison d'Anne Frank, visita le Musée Van Gogh, s'attarda devant les marines, s'en alla traîner près des embarcadères, prit un bateau-mouche dont l'étrave fendait à petits bouillons l'eau des canaux. Daniel se sentait encore prisonnier d'un filet dont il ne parvenait pas à se dépêtrer. Il était tiraillé entre la torpeur de la routine et l'angoisse de la liberté. Oui, tuer le vieil homme en lui. Quitter la terre ferme. La mer l'appelait. Il gagna Rotterdam ; il avait des chances d'être engagé à bord d'un cargo battant pavillon de complaisance. Il erra le long des docks. Il était abasourdi par le vacarme qui accompagnait chargement, déchargement, réparations des navires Grincements des poulies des grues, cris des dockers, ponçage des coques rouillées vrillaient ses tympans. Les odeurs d'huile, de pétrole, de peinture lui soulevaient le cœur.

La nuit tombait sur les masses noires des navires. Il croisa des marins qui, d'un pas lourd, revenaient prendre leur tour de garde ; d'autres qui se hâtaient vers les bars enfumés et les prostituées. Il entra dans un boui-boui ; des relents de graillon empestaient l'atmosphère. Il commanda des harengs, des frites et une pinte de bière. Tout en mangeant, il jetait des coups d'œil alentour, tentait de comprendre quelques mots ; c'était à croire que le monde entier s'était donné rendez-vous là Indiens, Indonésiens, Pakistanais, Philippins formaient le gros des équipages Il surprit quelques bribes d'une conversation en espagnol ; un capitaine cherchait à embaucher un cuistot. Daniel hésita, le rejoignit à sa table. Avec assurance, il vanta ses talents culinaires, indiqua le nom des navires où il avait travaillé, énuméra les pays où il avait accosté. Il était un marin aguerri.

Le matin suivant, Daniel grimpait la passerelle du « Valparaiso », gagnait les couchettes de l'équipage. Situées près de la salle des machines, elles étaient bruyantes et nauséabondes. Il déposa son sac sur celle qui lui était attribuée. Il devait se contenter d'un matelas et d'un oreiller de crin, d'une couverture maculée de taches de graisse. Le capitaine lui désigna la cambuse et la cuisine ou plutôt la souillarde. Des poissons, de la viande conservés dans la glace, des pommes de terre, des céréales diverses, du café et du vin. Un poêle en fonte, des casseroles, des écuelles, des timbales, des couverts encrassés.

Il emprunta les coursives les escaliers métalliques et surgit sur le pont. Il s'accouda au bastingage. Les bourrasques, le déferlement des vagues contre les parois du cargo l'étourdissaient ; les embruns l'éclaboussaient. Pourtant, il restait là et scrutait le large

Daniel se redressa, prit ses papiers, les déchira et les dispersa dans le vent.

MARIE-FRANCOISE VACULIK

***

ADDICTION(S)

50 ans, ça fait 50 ans que je souffre d'un mal profond et incurable, 50 ans qu'une mouche m'a piqué, qu'elle m'a inoculé une maladie chronique, mais si douce !

Tout a commencé le jour de mon dixième anniversaire, lorsque j'ai déballé le paquet que mes grands-parents avaient solennellement déposé devant moi : un cube noir, un « Brownie Kodak », boîte à miracles et à merveilles nantie d'un énorme flash qui allait éblouir mes proches. Un appareil photo… le rêve de tout gamin ! J'allais pouvoir fixer quelques souvenirs sur une pellicule. Je les vois encore, mes premières photos en noir et blanc, format 6x6, avec leur bord blanc cranté, floues à souhait, mal cadrées… Mais, comme je les espérais, comme j'aimais l'attente fébrile entre le moment où mon père déposait pour moi le rouleau de pellicule chez le photographe et celui où j'ouvrais la pochette qui dévoilerait mes premières œuvres d'art… et quelles œuvres ! Si vous les voyiez ! Je ne les ai jamais jetées, elles dorment sagement dans un carton à chaussures au fond d'un placard.

Les années ont passé, les boîtiers se sont succédés, ma passion pour la photo a décuplé, Kodak, Fuji, Agfa ont été mes compagnons fidèles des jours heureux et malheureux.

Les appareils se sont modernisés. Canon au poing, on m'a toujours vu arpenter les rues de ma ville, embusqué au coin d'une ruelle ou d'un sentier, ici ou ailleurs, les yeux en 24x36, à l'affût du lapin qui surgirait d'un bosquet ou guettant le sujet que je pourrais immortaliser, tapi des heures entières, espérant un bel éclairage ou un rayon de soleil…

Oui, je suis atteint de « photographite aiguë », maladie insolite et incurable ! Les chercheurs ont beau se pencher sur mon cas, rien n'y fait, je suis condamné à subir les assauts de ce virus jusqu'à mon dernier soupir : pas de traitement, pas de vaccin et pourtant, ils ont tous essayé de me soigner, de me désintoxiquer. La photo, c'est ma drogue, j'ai besoin de ma dose quotidienne. À vrai dire, je n'ai jamais coopéré, je ne tiens pas à ce qu'on l'éradique, ce virus !

Vous le savez maintenant, je suis un vrai chasseur d'images. Régulièrement, je pars, bardé

d'appareils, d'objectifs… Je dégaine, je vise, je tire, je mitraille ! Je tressaille, des désirs montent en moi dès que je vois le moindre sujet ou tableau intéressant.

Je ne suis pas un paparazzo… paparazzi, pas vraiment le look reporter « Paris-Match » à l'affût de la photo à sensation, celle que l'on peut monnayer à prix d'or pour faire chanter les vedettes du show-biz ou de la politique. Encore que, par les temps qui courent, pour arrondir des fins de mois difficiles…

Après la prise de vue, arrive la cuisine au laboratoire : cuve Patterson, révélateur, fixateur. Dans ma chambre noire, sous ma petite lampe rouge, dans l'odeur un peu écœurante des produits chimiques, armé de pinces diverses, je joue les apprentis sorciers. Je tire, je développe, j'agrandis, je masque… Le monde m'appartient.

Ma femme, mes enfants… oui, je suis homme comme les autres : j'ai une famille. Les jours de fête, je leur tire le portrait et mes photos s'affichent sur les murs. Encadrées, elles encombrent commodes et bahuts. Partout, des sourires figés de premiers communiants et de mariés empotés et empêtrés dans leurs costumes de cérémonie empesés me rappellent que je suis le photographe préféré de ces dames. Il faut bien en passer par là quand on a une réputation d'artiste. Ce titre-là, il me colle à la peau et je m'en passerais volontiers. La photo, c'est ma vie à moi, ma raison d'exister, ma passion, ma drogue.

La technique évolue. Mes anciens appareils trônent maintenant sur des étagères, souvenirs du bon vieux temps. Je les ai touchés, caressés, cajolés, bichonnés. Alors, ils ont bien mérité un repos et des regrets éternels. Un super Canon numérique dernier cri a remplacé mon vieux reflex argentique. Les cuves du labo ont été reléguées au fond d'un placard. Je passe mes journées dans mon repaire, les yeux fixés sur l'écran de mon ordinateur, l'index droit rivé à la souris. Un clic par ci, un clic par là… Photoshop arrangera ça ! Un mauvais cadrage ? Un clic, c'est parfait ! Un visage mal éclairé ? Un clac, c'est réparé ! Quelle merveille, ce logiciel ! Je n'arrête pas de découvrir ses performances.

Et chez moi, personne ne se soucie de ce que je fabrique dans mon domaine, ce tabernacle dans lequel personne n'ose pénétrer. D'ailleurs s'intéressent-ils vraiment à ce que je fais ? Je ne tiens même pas à les initier, je risquerais de les contaminer, je serais obligé de leur révéler mes secrets et de leur avouer que je me shoote à Photoshop ! Ce plaisir, pas question de le partager !

Un beau matin, sur les coups de 10 heures, comme tous les jours, je m'installe pour prendre mon petit-déjeuner. C'est bien tard, me direz-vous, mais quand on a usé ses yeux sur l'écran jusqu'à une heure avancée de la nuit, il faut bien récupérer. Ma chère et tendre épouse est partie au travail depuis longtemps. Je pense déjà à mes photos et réalisations du jour, au dur labeur qui m'attend.

Que vois-je là, à côté de ma tasse, bien en vue ? Une enveloppe… Je l'ouvre, intrigué et je découvre une photo de moi à côté d'une superbe femme, dans un immense jardin : cadre idyllique, compagne idyllique au corps de rêve, à la crinière rousse, aux yeux de braise prête à envoûter tous les mâles de la terre. Cette photo, je la connais, et pour cause… Où a-t-elle bien pu la dénicher, la bougresse ? Elle était pourtant bien cachée dans ma caverne d'Ali Baba. S'y serait-elle par hasard risquée, à mon insu, pour y passer l'aspirateur ? L'aurais-je laissé traîner par mégarde ou bien aurait-elle fouillé dans mes tiroirs ? Avec la photo… un mot doux et tendre comme elle sait les rédiger : « Voilà donc à quoi tu passes tes journées ! Merci ! Ce soir, j'exige des explications. Si tu n'en as pas, c'est la rupture, je ne discuterai pas. Tu peux aller la retrouver. Je ne te retiens pas, je n'aurai aucun regret. »

Un immense éclat de rire me secoue. Je suis fier de moi : l'illusion est parfaite ! À nous deux, ma belle !

18 heures : je l'attends sur le pas de la porte, le sourire aux lèvres, sûr de moi. Ce sourire, elle le prend pour de la provocation. Elle, elle a plutôt sa tête des mauvais jours. Dans le genre pimbêche, on ne fait pas mieux. À peine si elle me dit bonsoir en passant devant moi. Pas aimable, ma vieille, je m'y attendais. Je m'approche d'elle. Je pose ma main sur son épaule. D'un air dédaigneux, elle l'enlève et se retourne : « Alors ? Tu n'as rien à me dire ? Pas d'excuses ? Cette femme ? Ta maîtresse ? » J'éclate de rire, elle explose, la rage écume à ses lèvres. Je l'entraîne de force dans mon laboratoire informatisé qu'elle n'a d'ordinaire pas le droit de fréquenter. On ne rentre pas dans le sanctuaire sans être initié. Je la prie de s'installer sur le fauteuil devant l'écran. Un clic… miracle, gros plan sur la belle rousse… grimace… un deuxième clic : un inconnu apparaît à ses côtés… étonnement ! Un troisième clic : mon visage remplace celui de l'inconnu … stupéfaction !

Cette photo compromettante, c'est moi qui l'ai créée de toutes pièces pour m'amuser. Voilà le miracle Photoshop ! Alors, tu me crois maintenant ? Tu vas voir, ce n'est pas terminé !

Commence alors la plus belle démonstration que j'aie jamais faite, je dois sortir vainqueur de l'affrontement. Je vais lui montrer ce que je sais faire. Cette femme, elle est laide, n'est-ce-pas ? La photo, banale à pleurer, tu es bien d'accord ? En avant : je change la couleur de ses yeux, j'efface les bourrelets disgracieux de ses hanches, j'allonge ses jambes, je la façonne comme le créateur a modelé l'homme à son image. Allez, viens, on continue… Quelques coups de souris et la voilà dans un paysage de rêve. Les horribles immeubles au milieu desquels elle se trouvait deviennent d'un coup de baguette magique une superbe résidence. Tu veux qu'elle ait de la compagnie ? Et bien voilà, c'est fait ! Que penses-tu du résultat ? A longueur de journée, je joue sur mon ordinateur, je jongle avec les couleurs, un petit pinceau et un petit tampon virtuels au bout des doigts, j'efface, je rajoute, je change les couleurs. Et tous les jours, je pars pour un nouveau trip.

Accro à la photo et accro à l'informatique. Si je le veux, je peux devenir un horrible maître chanteur, jouer les corbeaux et essayer de monnayer mes talents à prix d'or ! Cela peut devenir un jeu dangereux, le pas, je ne le franchirai pas, je suis honnête. D'autres le sont moins que moi.

D'un simple clic, d'un simple clac, je fais ce que je veux. Je suis le maître à bord. Du bout de mon index et de ma souris, je suis le roi du monde, je suis dieu, je suis le diable. Je tiens l'univers entre mes mains. Je peux maintenant créer les images qui me plaisent, je retouche, je transfère, je modifie ce que je veux. Un peu d'imagination, un peu d'entraînement, un simple copier-coller, le tour est joué ! La photo la plus banale devient une œuvre d'art.

Peu à peu, elle se calme, ses yeux s'écarquillent, elle se déride, elle esquisse un sourire, elle éclate de rire. Elle comprend que je suis possédé du démon. La photo, revue et corrigée à présent par un super logiciel miracle, c'est la plus dangereuse des drogues. Je suis accro, mais pas de risque d'overdose ! Le virus, je vais te l'inoculer, je le sens, je vais te contaminer et ensemble, nous partirons pour le plus beau des paradis artificiels.

Michèle SAUFFROY-PARET

***

Bienvenue à une nouvelle contributrice de « Signets » : Corinne CAIGNARD, primée au Concours de Nouvelles Policières 2008 de Bessancourt, pour une autre nouvelle !

LE GRENIER A SOUVENIRS

« Mémé ! Tu peux arrêter ? »

Elle souriait et continuait. Mémé le faisait exprès. C'était ce que je croyais. C'était peut-être vrai. C'était peut-être faux. C'était de toute façon très énervant.

Le séant bien calé sur l'assise en paille, sa main hémiplégique inerte posée sur l'accoudoir du vieux fauteuil, Mémé lançait son pied valide de haut en bas et de bas en haut à longueur de journée. La semelle de sa charentaise effleurait le carrelage en un « Tchit-Tchit » crispant qui égrenait chaque seconde. Je pris ainsi conscience que le temps s'écoulait sans jamais s'arrêter. Ma vie, un aller simple en poche, voyageait dans un train qui filait à toute allure vers un destin inconnu. C'était effrayant. Je me mis à haïr réveils, montres, minuteurs, sabliers et tout instrument mesurant la fuite inexorable du temps. Je compris alors que jamais je n'aurais la belle horloge comtoise dont j'avais toujours rêvé. Celle des belles histoires, faite en bois noble avec un énorme balancier cuivré, celle qui trônait dans la maison des aïeuls près de la cheminée en pierre. Le familier « Tic-tac » de son balancier rassurait, berçait et endormait les petits enfants heureux et insouciants.

Moi, j'avais une Mémé Comtoise, horloge unique, introuvable même dans les plus affreux contes de fée. Elle avait quelque chose de magique ou de maléfique cette mémé horloge : elle nous télé transportait dans le passé ! Nous, c'était ma mère et moi. Ma mère choisissait les arrêts. Tous sinistres et effrayants ; ils nourrissaient mes cauchemars.

Après chaque escapade, je regardais fixement mémé. Mille questions se bousculaient dans ma tête, arrivaient sur le bout de ma langue et mourraient contre mes lèvres bien serrées. Non, je ne pouvais rien lui dire. Ma mère non plus. C'était comme cela.

- « Maman, tu me fais mal ! » m'écriai-je, espérant mettre fin au supplice.

Elle engouffra le peigne fin dans mon épaisse chevelure sans tenir compte de mes plaintes. Avec une infinie patience, elle traquait poux et lentes qui avaient trouvé refuge sur ma tête.

- Supporte ma fille, c'est pour ton bien me dit-elle d'un ton doux mais ferme. Tu sais, j'aurais bien voulu que mémé me…

Subrepticement, le balancier accéléra. C'était parti ! Nous avions pris toutes les deux le train en marche. Il filait au rythme régulier des « Tchit Tchit » de mémé. Je me retrouvai dans une grande salle où se disputaient l'odeur de l'encre violette et celle de la craie blanche. Les élèves, que des filles, sages comme les images échangées contre 10 bons points, tournaient le dos à une pauvre gosse assise tout au fond de la classe. Je la regardais. La tête baissée, elle s'était réfugiée dans une bulle. Quolibets, insultes, mépris, pitié, ricochaient sur ses parois opaques. Les chiffres et les lettres aussi. Cette pouilleuse, cancre de surcroit, passait du bonnet d'âne au crane rasé. Sa souffrance m'envahit. Son humiliation devint mienne. Cette rejetée, je l'aimais plus que tout au monde ! Mes doigts se refermèrent pour ne former que deux petits poings exsangues. J'étais prête à en découdre avec cette maîtresse froide et sans cœur. Les péronnelles aux jolis tabliers et aux socquettes immaculées ne seraient pas épargnées non plus. Je les imaginais s'engluer dans le venin de ma haine. J'hurlai ma rage.

- Reste tranquille ou je ne te raconterai plus rien bougonna ma mère en emprisonnant mes boucles brunes dans deux longues nattes imbibées de « Marie rose ».

Le train et les fantômes du passé disparurent. Le présent reprit ses droits.

J'embrassai tendrement ma mère comme pour compenser l'indifférence et la cruauté des autres enfants, ceux d'antan. Elle s'éloigna vers la cuisine, allégée du poids d'un souvenir. Il s'était réfugié dans un repli de mon cerveau. Un de plus ! Je n'avais que huit ans et j'en avais déjà recueillis beaucoup. J'en conclus deux choses : mon cerveau devait être bien vide et celui de ma mère trop plein.

Pourquoi Mémé ? Pourquoi tondais-tu maman quand elle avait des poux?

Mémé ne bougea pas. Pas de Tchit Tchit. Rien. Le silence. Les éclairs furieux de mon regard

s'éteignirent. Mémé dormait. Elle n'avait rien d'une méchante femme. Alors pourquoi ?

Ma mère porta à mes lèvres une grosse cuillère gorgée d'un sang rouge et épais. J'avalai goulument. J'adorais les dimanches midi. Rôti de cheval saignant, frites croustillantes, gâteau aux amandes. Un régal pour mon palais. Ma mère me regarda, un sourire aux lèvres et nous partîmes.

Cet arrêt là, je le connaissais déjà, je l'aimais bien. Je ne dis rien. Je me retrouvai accroupie près d'une vieille cuisinière à bois. Dessus, dans une poêle noire et cabossée cuisait un morceau de bœuf. Un seul. Assez épais. Pour l'Homme de la maison. A la sauvette, rapide comme un mulot affamé, le petit doigt de ma mère-enfant s'enfonça dans la chair rouge. Il disparut aussi vite dans sa bouche. Faire durer cette exquise sensation, lécher lentement jusqu'à faire disparaître la crasse autour de l'ongle. Oublier la faim. Recommencer une ou deux fois encore. Les yeux de ma mère s'écarquillaient de plaisir. J'aimais la voir heureuse.
Une goutte de sang sur un petit doigt sale. Bonheur éphémère. Début d'un Souvenir heureux. A voir et à revoir. A raconter encore et encore.

La suite était moins drôle. Je la connaissais aussi. Je l'aimais moins. Petit, trapu, ivre parfois. Géant ou ogre pour ma mère. Le père rentrait. Il avalait sans scrupule le mets si prisé, préparé pour satisfaire sa panse. Sieste. Disputes. Cris. Reproches acerbes. Claques par ci par là. Coup de ceinture. Rugissement de la moto. Pleurs et jurons. Mémé jeune et forte. Belle jalouse, la joue en feu et la peur au ventre. Son Homme reviendrait comme toujours. Il ne l'abandonnerait pas avec les trois gosses.

Si ! Il l'avait fait. Mémé avait prié pour ne pas vivre un futur sans lui. En vain. Il était parti avec l'Autre. Elle les avait maudits, lui et sa chienne de moto.
Pourquoi Mémé donnais-tu le seul morceau de viande que tu pouvais acheter à cet homme ? Pourquoi laissais-tu à ma mère le plaisir fugace d'une goutte de sang chapardée ?

Comme pour répondre aux questions qui trottaient dans ma tête, Mémé Comtoise ouvrit grand la bouche et y enfourna la tranche de rôti dominicale. Je fis de même.

Les trains qui filaient dans le passé glauque et douloureux de ma mère, j'en ai pris des centaines, des milliers peut-être. Le pire, je n'ose pas vous en parler. Vous ne supporteriez pas les effluves fétides dont il était chargé. Odeurs d'excréments, de sueurs, de peurs et de désespoir. Train de la mort. Dernier arrêt : Ravensbrück. Ma mère seule, avec ses 16 ans, sa bulle et ses rêves d'une vie meilleure accrochés à ses guenilles rayées.
Je détestais ce train, il peuplait mes nuits de bottes noires, d'impers en cuir, de voix menaçantes, d'orbites vides, de corps décharnés, de fumée nauséabonde.
Sans pitié, la gestapo avait pris ma mère, toute frêle et innocente, comme otage en attendant d'attraper son frère, un résistant bien trop gênant. Tous deux sont partis dans le même train. J'ai entendu le pardon de son frère. J'ai vu les larmes de ma mère.

Pourquoi Mémé as-tu laissé partir ma mère ?

Tchit, Tchit, Tchit, Tchit répondit le pied de mémé. Le temps continua à s'écouler inexorablement, laissant derrière lui la misère, l'ignorance et les atrocités. Perduraient les souvenirs douloureux. A jamais dans la tête de ma mère et dans la mienne.

J'étais costaud pour une adolescente. Cela ne rassurait ni ma mère ni ma grand-mère. Tous les matins, Mémé Comtoise couchée sur mon échine, criait sa peur, enfonçait sa main valide dans mon épaule. M'accrocher aux rampes. Ne pas tomber. Ne pas être écrasée par cette masse gesticulante. Descendre les escaliers avec cette mémé-horloge déglinguée sur le dos n'était pas facile. Tchit…Tchit…Tchit …Tchit…se lamentait le balancier. Il déraillait. Mémé vieillissait de plus en plus vite. Plus de tête, plus de jambes. Il fallait compter sur les miennes plus robustes pour la bouger. Ce n'était pas drôle mais c'était comme ça.

Le train resta en gare. Pour un temps. Ma mère luttait pour retarder l'inévitable.

Le balancier de Mémé Comtoise s'est tu. Pour toujours. Ma mère a pleuré. Beaucoup. Sur ma tête, elle a déversé un étrange torrent, mélange de rancœurs, de colères, de regrets, de chagrins, et d'amour. Beaucoup d'amour.

J'ai enfoui le tout dans mon cerveau. En vrac. Sans trier. Comme dans un vrai grenier à souvenirs.

Corinne CAIGNARD

POÈMES

Marie-Françoise VAÇULIK a décidément bien des talents ! Outre ses articles sur des femmes d'exception (cf p.12) **et ses nouvelles, elle écrit également des poèmes… Elle nous propose cette série de Haï ku, courts poèmes en trois lignes à la manière de la tradition littéraire japonaise.**

HAÏ KU

Nuées sur l'auvent
Marquise abandonnée
Pluie sur ses joues

Vent dans ses cheveux
Grêle sur la marquise
Marquise en pleurs

Regards échangés
Mes yeux sur son front mouillé
Tête dans ses mains

Tête relevée
Baisers sur ses lèvres
Nos mains envolées

Corps qui s'étreignent
Nuages éparpillés
Amour sous l'auvent

Chant de la rivière
Marquise ensoleillée
Oiseaux dans le ciel

Arbres frémissants
Arc-en ciel en nos yeux
Cœurs tambours joie.

Marie-Françoise VACULIK.

Vous avez apprécié le très ironique et très amusant « Manuel d'utilisation de la machine à laver les chagrins d'amours féminins », dans le n° 16 de Signets. Voici un poème plus amer de « M-H.G ». Rassurez-vous : elle ne s'est pas endormie et nous reviendra bientôt…

S'allonger pour ne plus revenir…

S'allonger pour ne plus revenir
Poser la tête sur l'oreiller
Par défi se laisser partir
Un nouveau départ à boucler

Pour du bien naître ressentir
Doucement se laisser aller
Par dépit ne plus s'offrir
Le ciel de quelques amitiés

Une renaissance sans plus vieillir
Une escapade pour s'échapper
Baisser les bras et s'enfuir
Remonter les draps, se border

Dépasser l'orée des souvenirs
Le silence laisser s'installer
Larmes ni lèvres ni plaisir
Dans l'eau de vie ne plus goûter

Penser : je suis sans devenir
Se reposer sans supposer
S'effacer à la gomme du désir
S'assoupir sans résister

S'engager à mort dans un soupir
S'endormir et jamais plus se réveiller
Baisser les yeux pour en finir
Et partir sans se faire prier

Pour la fin de l'histoire choisir
Le moment de tout délaisser
Pour ma mémoire sans avenir
Ne plus chanter ni essayer

Avec mes sentiers en finir
De mon chemin me détourner
C'est décidé, je veux mourir
M'endormir pour tout oublier

M-H.G

Nous avons le plaisir de publier pour la première fois un poème – très engagé – de notre ami Gilbert Saliège.

D'un regard il a dit son trop plein d'amertume…

D'un regard il a dit son trop plein d'amertume
Sa dignité voulait qu'il pût sourire encor
Il a repris sa route en prince du bitume
Cœur gros et ventre vide il changeait de décor

Et toi tu l'as croisé
L'inconnu du trottoir
Et toi tu l'as chassé
Sitôt de ta mémoire
Lui vit en SDF
Il en connaît la loi
Sans rien mais sans grief
Et manger… quelquefois

D'un geste il a dit non au semeur de vertu
Qui voulait l'enfermer dans sa prison dorée
Il ne me reste rien, mais n'ai pas tout perdu
Dans le parc, au matin, fleurira la rosée

Toi tu l'as regardé
Mais sans vraiment le voir
Pas de fraternité
Pour redonner l'espoir
Survivre en SDF
Il en sait l'horizon
Un chemin sans relief
Et la rue pour maison

D'une tape amicale à son fidèle ami
Il a communiqué, sans un mot, sa tendresse
Un repas se partage un sentiment aussi
L'homme y trouve un soutien et le chien sa caresse

Mais toi tu t'es méfié
D'un chien sans muselière
Et de cette amitié
Trop rude et sans manière
Pourtant l'homme et le chien
Vivaient en harmonie
Tu n'y entendais rien
C'était loin de ta vie

D'un sourire insolent il clame à ses censeurs
Son droit de vivre et d'être un homme à part entière
S'il a tourné le dos c'est pour cacher ses pleurs
Sa peine est trop profonde et son âme est si fière

Toi tu as continué
Ta marche indifférente
Un instant détourné
De ta route insouciante
Le SDF a mis
Pour ta sérénité
Le cap vers ton oubli
A-t-il même existé ?

Un sourire, un regard vers l'ultime décor
Le chien comprend déjà qu'il faut quitter la route
Ils iront cette nuit prendre un nouvel essor
Dans ce monde inconnu où s'oublie la déroute

Gilbert SALIÈGE

Sans Faute



LA CHRONIQUE DE L'ORTHOGRAPHE

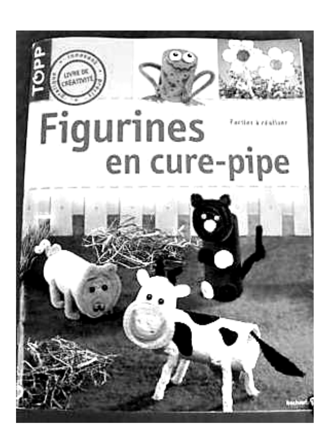
IL FAUT SAVOIR COMPOSER... AVEC LES COMPOSÉS !

S'il est une partie du lexique où règne un joyeux désordre, à la plus grande consternation de tous ceux qui, devant leur feuille blanche, sont obligés de les écrire, c'est bien celle qui est constituée par nos **NOMS COMPOSÉS**. Plus précisément lorsque ces composés sont construits autour d'un verbe et d'un nom complément d'objet direct. Ainsi par exemple le mot **« tire-bouchon »** construit avec le verbe « tirer » et le nom « bouchon » C.O.D du précédent (un tire quoi ? Un tire BOUCHON).



Lorsque nous rencontrons une de ces constructions, mieux vaut s'armer de patience, et surtout d'un dictionnaire car la bête est rebelle au domptage. Un seul dictionnaire du reste, car à deux ou plus ils pourraient se contredire.

On trouve donc un cure-denT, mais si c'est le bout de vos doigts que vous souhaitez parfaits, servez-vous d'un cure-ongleS. Les fumeurs de pipes ont eux l'embarras du choix pour nettoyer leur ustensile, utilisant indifféremment un cure-pipE ou un cure-pipeS. De quoi réfléchir à deux voire à trois fois avant d'écrire le nom d'un de ces objets.



Pour certains de ces composés particuliers, à savoir ceux construits avec les verbes « garder » et « aider », les grammairiens se sont lancés dans des distinctions hautement subtiles. Selon que l'aide ou le garde sont des personnes ou des objets, leur pluriel connaitra des traitements adaptés. On trouve des aides-comptables (personne, avec « s » au pluriel) et des aide-mémoire (objet invariable) de même que des gardes-malades (personne) et des garde-robes (objet).

Il était plus que souhaitable de faire un peu d'ordre dans cet édifice fait de bric et de broc, tâche ô combien ardue à laquelle les experts, réunis par le Conseil Supérieur de la Langue Française à la fin des années quatre-vingt afin d'élaborer des propositions de rectification de l'orthographe, s'attaquèrent. La question était double :

- Comment écrire le pluriel d'un composé lorsque son premier terme désigne soit une personne, soit un objet ?
- Comment, dans tous les cas, traiter le second terme au singulier comme au pluriel ?

Après des discussions parfois vives, les sages considérèrent que, pour la première question, qu'il s'agisse de « garde » ou d' « aide », ces mots étaient et restaient avant tout des verbes et que de ce fait, il n'y

avait aucune raison de leur donner un « s » au pluriel. L'invariabilité devait s'imposer et il était préférable d'écrire des aide-comptables et des garde-malades.

Pour la seconde question, il fallait trouver une convention suffisamment efficace pour permettre à chacun de trouver une sécurité dans l'écriture, sans avoir besoin de transporter en permanence un dictionnaire... Il fallait une règle !

La solution la plus simple était de souder les deux éléments. On supprimait le problème puisqu'à la place de noms composés, nous n'avions plus affaire qu'à des noms simples suivant la règle normale du pluriel. Il fut donc décidé de souder certains mots, comme un portefeuille, des portefeuilles, un portemanteau, des portemanteaux, un crochepied, des crochepieds.



Cependant, pour un grand nombre de mots, cette solution ne fut pas retenue. Il fut en effet considéré que l'usage les concernant serait trop difficile à faire évoluer, qu'il convenait donc de garder la dissociation entre les deux termes, tout en faisant comme s'ils étaient soudés en ne mettant « l's » qu'au pluriel à la fin du deuxième terme. Fini donc le cure-ongleS, devenu un cure-onglE, des cure-ongleS, un cure-pipE, des cure-pipeS.

Cette convention nouvelle avait le mérite de fixer une régularité simple et apparemment logique. Hélas, pour ce domaine, la simplicité ne peut être une fin en soi, elle ne résout pas nécessairement toutes les difficultés et surtout, n'est pas exempte de toute critique.

En effet, dès les préconisations rendues publiques, nombre d'esprits malicieux se gaussèrent d'exemples malheureux : Se sèchera-t-on un cheveu après l'autre en utilisant son sèche-cheveU ? Pour remonter les pentes enneigées, faudra-t-il se faire amputer d'une partie de son postérieur pour être à l'aise sur un tire-fessE ?



Sans doute est-ce le fruit de réductions drastiques dans le budget du ministère de la défense si l'on ne peut plus faire naviguer qu'un porte-avioN !

La grammaire peut-elle, par souci de simplification, n'être que pure application théorique et abstraite, sans aucun souci du sens ? D'aucuns le pensent, et considèrent qu'une simplification aussi large peut supporter quelques exemples ridicules. D'autres, tirant profit de ces cas malencontreux, justifient le retour au désordre ancien, lui attribuant parfois une forme de gloire poétique.

La volonté de créer un système unique et rigide nous paraît être ici la source de tous les problèmes. On pourrait donc souhaiter une forme de respiration qui se servirait à la fois du bon sens lorsqu'il est sans équivoque, de la norme des sages lorsque c'est nécessaire. Notre fier porte-avionS retrouverait ainsi, même en restant singulier, la totalité de ses aéronefs et le sèche-cheveuX nous dispenserait d'une gymnastique longue et incertaine. On pourrait aussi aller comparer les prix des lave-lingE plutôt que des lave-lingeS et écouter des porte-parolE plutôt que des porte-paroleS dont on ne saurait plus trop au nom de qui ils s'exprimeraient. Par contre, en cas de doute, on pourra toujours recourir aux règles de simplifications proposées et écrire par exemple un tire-bouchon, des tire-bouchons. Ce qui importe, c'est de pouvoir faire ses choix de manière informée et en conscience. Lorsque vous avez un nom composé de ce type à écrire, réfléchissez d'abord au sens que vous voulez lui donner, et en cas d'incertitude, utilisez la règle.

NB : La règle fixée par les rectifications de 1990 vaut également pour les mots composés à l'aide d'une préposition et d'un nom comme un après-midi, des après-midis.

Il existe quantité d'autres composés, formés par exemple de deux noms (une porte-fenêtre) ou d'un nom et d'un adjectif (des grands-pères)... Ceux-là n'ayant pas fait l'objet de rectifications en 1990, sans doute aurons-nous le plaisir de les traiter dans une chronique future !

Enfin, lorsque dans le composé, un article singulier se mêle à la danse, l'invariabilité reste la règle : des trompe-l'œil.



Olivier HAENEL

CE QUE VAUT L'HISTOIRE

Vous connaissez assurément l'histoire de Nicolas Fouquet et de son (trop) magnifique château de VAUX-LE-VICOMTE.



Né à Paris 1615, Nicolas Fouquet fut vicomte de Melun et de Vaux, marquis de Belle-Isle. Nommé surintendant des finances de Louis XIV alors que les finances de l'état étaient dans un état désastreux, il parvint à restaurer le crédit et à améliorer pour un temps seulement la situation.

Sa charge lui permit de s'enrichir de façon considérable. Il embellit son château de Vaux et devint le protecteur de nombreux artistes et écrivains, dont Jean de **LA FONTAINE**. Le 17 août 1661, il offrit en l'honneur du jeune Roi Soleil une fête inoubliable agrémenté d'un banquet réglé par son célèbre cuisinier **VATEL** et accompagné de vingt-quatre violons dirigés par **Lully**…



Après le souper, le Roi et la Cour empruntèrent la « plus belle perspective du monde » afin de se rendre au théâtre dressé dans les jardins et assister à la pièce *Les Fâcheux*, interprétée par **Molière** lui-même. La soirée se termine par l'illumination de tous les bassins d'eaux, des statues, des allées et par un somptueux feu d'artifice.



C'est cette fête hors du commun qu'ont pu revivre, ces 15 et 16 août derniers, tous ceux qui se sont retrouvés au château de Vaux…

Mais on sait que l'histoire finit mal. Louis XIV éprouva, dit-on, une très vive jalousie devant tant de fastes. Prêtant définitivement l'oreille aux accusations de malversations portées contre Fouquet par Colbert, le roi fit, quelques jours après la fête, arrêter son surintendant par… son mousquetaire d'Artagnan !



Après un procès qui dura trois longues années, Fouquet fut condamné à la confiscation de ses biens et au bannissement du royaume. Colbert voulait sa tête ! Le roi commua sa peine en prison à perpétuité. Il mourut en 1680 dans la forteresse de Pignerol. La légende vit en lui l'énigmatique Masque de Fer.

C'était une époque où les financiers n'avaient qu'à bien se tenir ! Ne rêvons pas : pour ce que vaut l'histoire…



Didier DELATTRE (texte et photos)

****

Les numéros de « Signets » sont en ligne sur notre site : www.signets.org